

Aragon, un destin français (1897-1982), ouvrage remarquable de Pierre Juquin, par Robert Duguet

Thèmes du premier volume :

Origine sociale. Premières influences. Guerre et mouvement dadaïste. Du surréalisme à l'engagement communiste (janvier 1927). Période stalinienne. L'amitié... l'amour. Le réalisme prolétarien. Vers les fronts populaires. La question de l'Espagne. Dirigeant du journal « Ce Soir ». La maison de la culture. Le pacte germano-soviétique. Retour sur la création littéraire. Quelques éléments de réflexion personnelle.

Compte rendu du premier tome

En guise d'introduction 2

Jean Ferrat, paroles extraites de la chanson Le Bilan

*« C'est un autre avenir qu'il faut qu'on réinvente
Sans idole ou modèle pas à pas humblement
Sans vérité tracée sans lendemains qui chantent
Un bonheur inventé définitivement
Un avenir naissant d'un peu moins de souffrance
Avec nos yeux ouverts et grands sur le réel
Un avenir conduit par notre vigilance
Envers tous les pouvoirs de la terre et du ciel
Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui »*

D'abord approché par un éditeur pour traiter des rapports d'Aragon et de la politique, Pierre Juquin après avoir travaillé quelques mois sur la question, commença par renoncer au projet, tant le chapeau lui semblait trop grand. Il le dit en toute franchise dans une interview. Puis il décida d'y revenir tant le sujet le passionnait et décida de s'embarquer dans l'aventure. C'est pour la période 1897-1939 un ouvrage de 800 pages, qui nous dresse le portrait du personnage dans toute sa complexité. Le poète Jean Ristat, exécuteur testamentaire des plus grands poèmes de la Résistance, du « Roman Inachevé », du « Fou d'Elsa », lui avait dit lors de la conception du projet : « Pierre, dis-tout ! » Je pense qu'il l'a fait sans complaisance, soulignant les contradictions du personnage, examinant les choix faits par Aragon aussi bien dans la période surréaliste que stalinienne, et vérifiant constamment ses sources. Un livre d'une grande honnêteté intellectuelle, qui n'est pas sans que Pierre Juquin lui-même tire son bilan de sa propre histoire.

Aragon fut un grand écrivain et un acteur important dans ce que Pierre Juquin appelle le « communisme historique ». La critique littéraire ou le biographe universitaire a forcément une conception limitée s'il n'envisage que l'objet littéraire, ou s'il considère l'action politique comme un dérivatif de l'œuvre. J'ai toujours trouvé étonnant de voir comment les textes politiques ou les discours parlementaires de Victor Hugo aient été traités comme des scories secondaires par les historiens de la littérature. On ne peut pas séparer l'écrivain et l'homme d'action.

Pierre Juquin a joué un rôle important dans l'histoire du PCF : député de la 3ème circonscription de l'Essonne de 1967 à 1968, puis de 1973 à 1981. Membre de la direction de son parti de 1964 à 1984. Son porte-parole de 1982 à 1984, il en sera exclu en 1987 après s'être présenté comme candidat dissident à la présidentielle de 1988, soutenu alors par le PSU, la LCR, la Fédération pour la gauche alternative et une minorité de militants de SOS-Racisme. Malgré les nombreux comités Juquin le score est maigre, 2,1%. Il poursuivra sa réflexion sur la crise du « communisme historique », tout en restant attaché à redéfinir une perspective rouge et verte pour la gauche. Il appartient à cette génération de rares cadres issus du PCF, qui n'ont renoncé ni à la perspective communiste ni à poser la question de la recomposition de la gauche sur un nouvel axe politique. Il soutient aujourd'hui le Front de Gauche.

Je crois que c'est un atout qu'une biographie d'Aragon soit écrite par un homme politique qui, partant de sa grande culture littéraire et du lien vivant qu'il a eu avec Aragon, parle d'un drame du XXème siècle, qui aura été autant le sien que celui d'Aragon, à des époques bien sûr différentes. Le PCF de l'époque des grands procès staliniens et de la ligne sectaire dite « classe contre classe » de la 3ème Internationale est bien différent de celui de la période 1968-1984, date où Pierre Juquin joue un rôle de premier plan dans l'histoire récente du PCF et où il côtoie très régulièrement Louis Aragon.

Notre auteur écrit pour justifier son projet :

« On peut lire son œuvre de cent façons différentes. Je l'envisagerai sous le point de vue de l'histoire. En sachant que c'est un acteur et un témoin majeur, mais O combien complexe et multiple, et qu'il serait fou de vouloir le mettre en équation. Mais la littérature vit dans le monde. L'air qu'elle respire est l'air du temps. On ne peut l'abstraire de la vie sociale »

Ce livre fait jaillir, comme en son temps l'ouvrage de Maurice Nadeau « Histoire du Surréalisme », tout un faisceau de questions concernant le surréalisme, la création artistique, son rapport à la lutte pour le socialisme et à l'émancipation de la pensée mais aussi, à travers la destinée d'Aragon les zones d'ombre, durant cette décennie 1930-1940 où il va être « minuit dans le siècle », pour reprendre ici le titre du célèbre roman du militant anarchiste Victor Serge contre le stalinisme.

L'origine sociale

« les adultes s'étant arrangés entre eux, ont, pendant vingt ans, manipulé Aragon à leurs fins propres »

Il est le fils naturel d'une personnalité influente de la 3ème République, Louis Andrieux. Il grandira dans un milieu bourgeois, aisé et cultivé :

« quels enfants vers 1905, vivent dans ce confort, se déplacent en voiture avec cocher, bénéficient d'une préceptrice, accèdent de plain-pied à la culture à la culture classique et contemporaine ? Le « parrain » - père, péremptoire et directif, homme considérable de la 3ème république, éduque à sa manière. »

Le « Parain », c'est évidemment son père biologique et celle qu'il appellera sa grande sœur est en fait sa propre mère. Cette vérité cachée à l'enfant ne lui sera révélée par cette dernière que le jour même de son départ pour le front en 1914, sur le quai de gare où les soldats embarquaient. L'enfance et la jeunesse de Louis Aragon seront marquées par ce mensonge imposé par le père, pour des raisons de respectabilité bourgeoise utiles à l'accomplissement de sa carrière politique. Toute sa vie Aragon, marqué par cette enfance dans le mensonge, brouillera les pistes et la chronologie : Pierre Juquin soulignera cet élément propre à comprendre l'écriture d'Aragon, le « mentir-vrai ». Mentir, pour découvrir la vérité.

Louis Andrieux est un notable classique de la 3ème république, ses éclats oratoires le situent à gauche du radicalisme. Il participera par exemple au congrès mondial de la Libre Pensée à Rome en 1905, se prononcera pour une loi d'amnistie partielle des communards ou sera un défenseur de la laïcité et de la loi de séparation de l'Église et de l'État. En revanche anticollectiviste ardent, ses prises de position se déporteront parfois très à droite, dès qu'il s'agit d'affronter la question sociale.

Aragon dira cette chose étonnante :

« Tu sais que je n'avais jamais permis, ni à Elsa, ni à elle (Marguerite sa mère) de se rencontrer. Elles ne se sont jamais vues. C'était une mesure de salut public... Je les aimais bien toutes les deux, mais toutes les deux étaient incapables d'être bien entre elles... Alors bon, toutes les deux ont toujours gémi à ce sujet, mais enfin elles ont accepté mon diktat. »

Fils d'un franc maçon, radical et libre penseur, il recevra, à l'écart des enfants de l'école de l'égalité républicaine, une éducation élitiste – précepteur privé -, avant le lycée catholique, puis entreprend des études de médecine, à l'ombre tutélaire de Claude Bernard, initiateur de la médecine expérimentale.

Les premières influences

Comme quelques-uns des plus grands écrivains que notre XXème siècle a connus, Aragon a été marqué par Maurice Barrès, dont le nom et l'œuvre ont été aujourd'hui beaucoup oublié. Individualiste farouche et partisan dans la création littéraire du « culte du moi », Barrès défend le retour au terroir et à la région. Puis les événements vont le précipiter vers des positions de droite extrême : « réclamant [il s'agit de Barrès] avant 1914 une guerre « régénératrice » et chante durant les quatre ans d'hostilités de « l'union sacrée ». Aragon a forgé sa pensée littéraire dans le nationalisme. »

« Il reste que le barrésisme aragonien, approuvé ou toléré par Maurice Thorez, (qui lui-même après la Libération cite Barrès dans un discours sur les francs-tireurs), nous pose question sur un certain discours du PCF pendant la résistance et la guerre froide. Comme il est heureux qu'Aragon ait accueilli dans son adolescence d'autres influences que celle de Barrès ! Romain Rolland par exemple... Mais, dieux, que cet homme est complexe : »

Il reste néanmoins que, malgré les ruptures du surréalisme avec les auteurs qui ont justifié la grande boucherie de la première guerre mondiale, les positions du PCF durant la résistance et la guerre froide, le ramèneront aux influences pour le moins réactionnaires de sa jeunesse.

Sur son éducation catholique, alors qu'il s'est longuement expliqué sur les influences léguées par son milieu social, il ne dit quasiment rien de la perte de la foi religieuse. Il adhérera au début de son engagement politique en 1924 à une organisation anticléricale de libres penseurs, en rupture avec la fédération historique de la Libre Pensée qui était dirigée par des militants socialistes.

La guerre et le mouvement dadaïste :

Pierre Juquin revient sur quelques idées reçues concernant le départ au front des soldats « la fleur au fusil ». Il souligne qu'il n'y a pas eu de véritable montée nationaliste dans le pays, l'assassinat de Jaurès n'a pas suscité de réaction sociale dans le pays et les promesses du temps de paix de faire la guerre à la guerre, par la grève générale internationale, se sont estompées comme rideau de fumée.

Aragon écrira :

« Parce que cette guerre-là on voyait trop de quoi elle était faite. C'était une guerre des vieux, pour des raisons qui avaient exalté les vieux, qui ne touchaient pas les jeunes, et c'étaient les jeunes qui la faisaient pour les vieux... dépourvus que nous étions de toute idéologie cohérente »

Puis la rencontre avec André Breton au front, l'un et l'autre sont médecins auxiliaires. Breton dira en toute honnêteté :

« dans les milieux qui pouvaient être les nôtres, les événements de signification politique comme les congrès de Zimmerwald et de Kienthal avaient fait peu d'impression et la révolution bolchévique était bien loin d'avoir été appréhendée pour ce qu'elle était... Ce qu'il est convenu d'appeler la conscience sociale parmi nous n'existait pas. »

Breton et Aragon feront cette guerre, en la haïssant, mais ils la feront à la place qu'ils considéraient être la leur. Pour Aragon avec intrépidité : il demande à monter au front dans un secteur particulièrement chaud et trois fois il sera enterré vivant à cause des obus qui éclatent à proximité, alors qu'il va chercher des blessés. Il est même décoré par la hiérarchie militaire. Au val de Grâce Breton est chargé du secteur dit des « fous », c'est-à-dire les soldats que les atrocités du front ont rendus littéralement « fous ». Une fois les « fous » enfermés le soir, Breton et Aragon prennent la garde dans le couloir et lisent à tue-tête Lautréamont, tandis que les « fous » hurlent ou gémissent.

Après l'armistice, le gouvernement, comptant des ministres socialistes et l'Etat-major veulent occuper immédiatement l'Alsace-Lorraine à cause de la contagion révolutionnaire venue d'Allemagne, c'est la première révolution prolétarienne après la chute du Kaiser. Juquin ajoute :

« On l'ignore trop – l'histoire officielle l'a occulté – que, entre le 8 et le 22 novembre 1918, des conseils de soldats et d'ouvriers ont été constitués dans les villes d'Alsace par des marins, principalement alsaciens, venus des ports de Kiel et de Wilhelmshafen, où ils avaient été mobilisés en tant que ressortissants allemands et où ils s'étaient mutinés contre la guerre. Animés d'un sentiment révolutionnaire, ces alsaciens ont proclamés à Strasbourg une république socialiste, non pour garder l'Alsace dans le giron de l'Allemagne impérialiste vaincue, mais en vue de la soustraire au capitalisme français et de la maintenir dans une Allemagne qui serait révolutionnaire et internationaliste... »

Aragon qui séjournera 6 mois en Alsace-Moselle passera totalement à côté de ces réalités politiques, de même qu'André Breton, en revanche il lira à fond la poésie allemande, notamment Rainer Maria Rilke, et s'intéressera aux mouvements artistiques qui alors fleurissaient outre Rhin. Du reste, ces processus révolutionnaires seront totalement cachés, niés par l'histoire officielle.

On ne comprend pas Dada, puis ensuite le mouvement surréaliste, sa révolte sauvage contre toutes les autres formes littéraires et artistiques de la société bourgeoise, si on ne revient pas à ce qu'a vécu cette génération de jeunes gens fauchée dans la fleur de l'âge. Qui ne resitue pas la création artistique dans ce contexte d'irruption des forces de mort dans la civilisation, ne peut comprendre le dadaïsme, puis le surréalisme qui lui succèdera. En fait il n'est pas exactement sorti de la guerre : l'intuition artistique précédera les faits ; à partir de 1905 des tendances vont se manifester dans l'art contre la société capitaliste qui se révéleront pleinement après la guerre. La Suisse fut une terre d'exil accueillante : les révolutionnaires ou démocrates qui s'y étaient réfugiés – entre autres un certain Lénine - voisinaient avec les tendances nouvelles de l'art. Dada paraît à Zürich en 1916.

« A contre-courant des frontières et des haines nationalistes, leur mouvement s'ouvre aux quatre vents de l'Europe, et même à d'autres continents. Tzara, professionnel de la communication avant l'heure, fait acquérir à Dada une audience internationale. Tous les écrivains pacifistes réfugiés en Suisse ne vont pas à Dada. Mais tous les dadaïstes sont pacifistes et internationalistes. »

« La saison Dada proprement dite d'Aragon ne dure guère plus d'un an. Mais elle est capitale. Sans Dada, Aragon n'aurait sans doute pas dépassé – en tout cas pas si vite et pas si radicalement – le statut classique du littéraire, fut-il novateur. Il sort de Dada transformé. »

Du surréalisme à l'engagement communiste :

Jusqu'en 1925, le groupe surréaliste français restera très impressionné par le mouvement anarchiste. On a oublié aujourd'hui l'influence et la surface que ce courant occupait dans le mouvement ouvrier français, notamment sa composante ouvrière anarcho-syndicaliste, qui passera en majorité au communisme. Toutefois Aragon reste individualiste, il reprochera même aux anarchistes d'entrer dans le jeu de la politique officielle. C'est aussi l'époque où il considère la révolution russe comme un vague coup d'état et où il parlera de « Moscou la gâteuse ». Sur le plan de la création littéraire, c'est le moment de l'écriture des « Champs magnétiques », signés Breton et Soupault, reposant sur le procédé de l'écriture automatique. Aragon dira en 1968 :

« Ainsi surgit ce texte incomparable, qu'il nous faut bien tenir aujourd'hui, comme j'en eus le pressentiment avant même qu'il eût été achevé, pour le moment à l'ombre de ce siècle où tourne toute l'histoire de l'écriture, non point le livre par quoi voulait Stéphane Mallarmé que finit le monde, mais celui par quoi tout commence. »

Le surréalisme, dans sa démarche artistique propre, rencontre cette découverte, celle-ci élaborée par les voies de la science médicale et paramédicale, à savoir la naissance de la psychanalyse freudienne :

« L'écriture automatique, les rêves et les sommeils, avec d'autres exercices pratiqués par les surréalistes, conduisent le poète à cette « hypothèse » : il existerait une « matière mentale », jusque-là inconnue, qui affleurerait à la conscience dans des conditions particulières, parfois spontanées, ici provoquées. Il n'y aurait pas rupture entre conscient et inconscient, mais la conscience ne serait qu'une province du psychisme humain... »

Raillé et condamné par ses amis surréalistes lors de son ralliement à une conception réaliste du roman en particulier, Aragon n'abandonnera jamais « cette découverte essentielle du surréalisme qu'est le travail du merveilleux au fond du réel. » Au contraire du romantisme allemand qui cherche à détourner l'homme du monde capitaliste moderne, en recréant des conditions de vie préindustrielle, à l'image de Picasso ou d'Apollinaire, il cherche le merveilleux poétique dans le monde actuel.

Mais que sait alors Aragon du marxisme, à peu près rien. En 1968 il livrera dans ses entretiens avec Dominique Arban qu'André Breton « était au départ beaucoup plus près que lui » du communisme et qu'en 1926 il lui reprochait « vivement de ne pas lire les auteurs soviétiques, de ne pas donner plus d'importance à la lecture de Lénine ou de Trotski, ou de Zinoviev, ou de Boukharine » entre lesquels « ni lui, ni moi, ne faisons grande différence, étant fort peu au courant de ce qui se passait en URSS. »

Le mouvement des surréalistes vers le communisme se matérialisera sérieusement lors de la guerre du Rif en octobre 1925, intervention qualifiée de coloniale au Maroc par le PCF. L'Internationale Communiste vient de modifier singulièrement son orientation mondiale : au début de 1924 le présidium assimile la social-démocratie au fascisme et interdit aux PC de s'allier avec les organisations socialistes. C'est le début de la stratégie « classe contre classe ». En France Albert Treint déclare que « l'ennemi principal est le bloc des gauches ».

Début 1924, le groupe surréaliste se rapproche de la revue « Clarté », mouvance s'inspirant des conceptions pacifistes d'Henri Barbusse et se définissant comme « revue de culture prolétarienne », elle soutient le PCF. La mort d'Anatole France fin 1924 donne lieu à une offensive conjointe des deux

mouvements contre cet écrivain nourri de classicisme, dont les positions politiques depuis le début du siècle étaient pour le moins éminemment progressistes. Pierre Juquin a raison de le souligner, j'y ajouterai le réquisitoire d'une centaine de pages écrit sur la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui est sans doute le plus beau texte d'explication et de justification de la dite loi et des conséquences historiques qui en découleront. Mais c'est ainsi, France qui venait d'adhérer au PCF, devient la bête noire des surréalistes et de Clarté.

Assez brutalement du reste Aragon et Breton, qui sont de fait les dirigeants du groupe, infléchissent leur politique vers un ralliement doctrinaire à « la dictature du prolétariat ». Face au refus d'Antonin Artaud par exemple de se rallier au communisme, Breton dira sur la question de l'exclure du groupe surréaliste : « Oui, mais j'entends que les exclusions qui seront prononcées ce soir soient vraiment effectives, c'est-à-dire que sous aucun prétexte, personne de nous ne serre plus la main au personnage exclu. » Froid dans le dos ! Aragon est sur la même ligne d'intransigeance doctrinale, alors qu'à la même époque il entretient avec Drieu La Rochelle des complicités pour le moins troublantes et dont on sait où ce dernier aboutira quelques années plus tard. En fait les deux membres du groupe surréaliste les plus politisés, à savoir Aragon et Breton, sont dans l'ignorance totale de ce qui se discute à Moscou et du drame qui commence à s'y jouer.

La période stalinienne

En 1926 l'Internationale Communiste demande de mettre sur pied une Fédération Internationale des Ecrivains Révolutionnaires. Un congrès mondial des écrivains se prépare qui se tiendra à Kharkov. Dès 1920 Lénine avait condamné la littérature dite prolétarienne, ainsi que les principaux dirigeants d'Octobre, dont naturellement Trotsky. La ligne de préparation du congrès de Kharkov est globalement sur l'orientation du réalisme prolétarien.

En fait bien qu'Aragon soit intervenu pour défendre le mouvement surréaliste, selon le témoignage de Georges Sadoul, les komintériens vont les caractériser comme des intellectuels petits bourgeois et désavouer le manifeste intitulé « position politique du surréalisme ». Au retour de Kharkov, et bien qu'Aragon fasse valoir son point de vue, les divergences se creusent entre les deux principaux tenors du groupe français, Breton et lui. D'autant que la question du roman avait déjà commencé à creuser le fossé : Breton remet en cause le genre romanesque, or Aragon évolue vers cette forme d'expression littéraire.

Aragon évolue vers une forme de réalisme social, tandis que sur le terrain de la poésie, ses textes sont de plus en plus dictés par l'événement politique direct, dans des formes qui ne sont pas sans rappeler les textes du poète russe Maïakosvki. Bien évidemment on est très loin de l'esthétique de Breton, de Desnos, d'Eluard même : la part du rêve, de la mémoire, de l'insolite du surréalisme s'estompe au profit d'une littérature de propagande. Le poème « Front rouge » qui valut à l'auteur quelques déboires avec la justice disait :

« Descendez le flics,

Camarade,

Descendez les flics...

... Ils ne trouveront pas le remède habituel

Et tomberont aux mains de émeutiers qui

Les colleront au mur

Feu sur Léon Blum

Feu sur Boncourt Frossard Déat

Feu sur les ours savants de la social-démocratie... »

Ou ce « Prélude au Temps des Cerises » de l'automne 1931 :

« Je chante le guépéou qui se forme

En France à l'heure qu'il est

Je chante le guépéou nécessaire de France... »

En 1975 Aragon dira : « Vous me direz que j'étais fou, eh bien oui, j'étais fou, au point d'être fier de ma folie ». Phrase terrible ; une génération d'hommes a fait des choses folles, et pas seulement sur le terrain de la littérature.

L'amitié... l'amour :

Pierre Juquin consacre un chapitre à la rupture avec André Breton, non pas sur les principes qui ont imposés cette rupture, cela il l'a analysé précédemment, mais sur la blessure terrible qui marquera les deux hommes et dont il rend témoignage dans la discussion que lui, Pierre Juquin a eu avec Aragon. Il écrit :

« Dans mon oreille, le vibrato perdue

► Et, mon petit, il y avait André... »

« André... »

La blessure est là à jamais :

« Je n'ai jamais rien fait de ma vie qui m'ait coûté plus cher. Rompre ainsi avec l'ami de toute ma jeunesse ne m'a pas seulement été affreux pour quelques jours. C'est une blessure que je me suis faite, et qui ne s'est jamais cicatrisée. »

Dans une lettre inédite à Romain Rolland, Aragon écrira :

« J'ai toujours considéré cette rupture comme un grand malheur [...] je n'ai jamais attaqué Breton ni ceux des surréalistes qui avaient été mes camarades. Ceux qui, au nom du surréalisme, m'ont harcelé d'attaques, je ne leur ai jamais rendu la pareille [...] Les traces du surréalisme sont bien plus importantes qu'il ne semble dans mes romans. »

C'est le moment de la découverte des grands textes marxistes, notamment « l'Antidürhing » et « l'Origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'Etat ». Engels écrit :

« Le mariage conjugal n'entre [...]point dans l'histoire comme la réconciliation de l'homme et de la femme, et bien moins encore comme la forme suprême du mariage. Au contraire, il apparaît comme

l'assujettissement d'un sexe par l'autre, comme la proclamation d'un conflit des deux sexes, inconnu jusque dans toute la préhistoire [...] La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. »

Et plus loin :

« ...Nous marchons maintenant à une révolution sociale dans laquelle les fondements économiques actuels de la monogamie disparaîtront, tout aussi sûrement que ceux de son complément, la prostitution. »

Pour les surréalistes qui revendiquaient l'amour libre et la haine de la famille bourgeoise, la découverte du marxisme qui concerne alors essentiellement Aragon et Breton, ne pouvait être que le complément, la justification théorique de leur esthétique.

La relation d'Aragon avec Elsa Triolet, si elle intervient au moment de son engagement dans le PCF, a souvent été dénoncée par ses anciens amis surréalistes comme une défense et illustration du mariage bourgeois. Les choses sont un peu plus compliquées. Aragon a connu avant Elsa une vie sexuellement très agitée, et le poème mis en musique par Ferré « Est-ce ainsi que les hommes vivent », où il est question de la fréquentation des prostituées et « des hoquets du pianola », n'est pas qu'un effet de style poétique. Notamment les sorties avec son ami Drieu la Rochelle. Avant Elsa, il y eut aussi, Nancy, une bourgeoise émerveillée par le surréalisme, avec qui le poète vécut une relation passionnée durant deux ans. Puis Elsa, mais Nancy restera dans l'ombre de sa vie jusqu'à sa disparition. Nul doute qu'Aragon vécut avec Elsa une relation d'exception, mais les poèmes chantant la femme, épouse et amante, et particulier les textes mis en musique par Ferré et Ferrat, traduisent une sacralisation embellissant quelque peu la réalité. Juquin parle des nombreux conflits qui ont traversé la vie du couple Elsa et Louis, cette dernière se plaignant de son absence de disponibilité et d'attention à son égard ; à plusieurs reprises ils prirent des distances l'un avec l'autre : ce qui somme toute traverse le plus souvent la vie des couples engagés. Elsa a été celle qui eut sur Aragon, notamment pour la création romanesque, une influence importante. Néanmoins, c'est un couple réussi, en ce sens qu'il est fondé par un idéal de vie commun.

Aragon défendra un idéal féminin qui commence pour lui avec le combat pour l'émancipation sociale de l'espèce humaine, le communisme. Ainsi écrira-t-il à propos de Clara Zetkin, militante allemande de la gauche social-démocrate puis de la Ligue Spartakiste, féministe :

« Elle est simplement à un haut degré d'achèvement le nouveau type de femme qui n'a plus rien à voir avec cette poupée, dont l'asservissement, la prostitution et l'oisiveté ont fait la base des chansons et des poèmes à travers toutes les sociétés humaines, jusqu'à aujourd'hui. Elle est la femme de demain, ou même, osons le dire : elle est la femme d'aujourd'hui. L'égale [...] Maintenant ici commence la nouvelle romance. Ici finit le roman de la chevalerie. Ici pour la première fois dans le monde la place est faite pour un véritable amour. Celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme, par la sordide histoire des robes et des baisers, par la domination d'argent de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme. La femme des temps modernes est née, c'est elle que je chante, et c'est elle que je chanterai... »

Le réalisme prolétarien :

En 1932 Aragon passera un an à Moscou, comme permanent de l'Internationale Communiste. Juquin commente : « rien de plus normal pour les militants de l'époque. » Il se conduit alors comme un vrai stalinien, qui prétend protéger l'organisation internationale des écrivains de l'entrisme des ennemis

de classe. Juquin traduit sa position dans les termes suivants : « renforcer notre lutte contre les ennemis acharnés de notre organisation qui sous le label usurpé de littérature prolétarienne essaient d'introduire clandestinement dans les rangs du prolétariat l'idéologie social-fasciste et trotskiste... » Froid dans le dos ! La présence à Moscou, la normalisation de l'Union des écrivains, Aragon suit un itinéraire qui le mènera là où il veut aller : représenter la politique du parti dans les affaires culturelles. L'union des écrivains ayant perdu énormément de membres, ceux qui restent sont des fonctionnaires de l'appareil : Staline en personne présidera une commission de cinq membres chargée de reconstruire une Union des écrivains soviétiques, d'où sortira le concept de « réalisme socialiste ». Pour Aragon, tout est bon, même le ralliement aux thèses du réalisme socialiste, avec lequel du reste il prendra assez rapidement des distances. Il va se construire son petit réalisme social. Aragon n'est pas un fonctionnaire du guépeou, il reste d'abord un grand écrivain. Mais ajoute l'auteur :

« Il veut enfin être reconnu par le monde communiste ! Pouvoir participer à la grande histoire ! C'est au nom du rêve qu'il accepte la bêtise du moment. Combien d'autres ont fait ce pari ! »

Vers les fronts populaires :

Lorsqu'il rentre d'URSS, il devient journaliste à l'Humanité. A ce titre il est chargé de couvrir les événements du 6 février 1934, où les ligues d'extrême droite marchent sur le Palais-Bourbon. La riposte ouvrière s'organise, mais le PCF est toujours sur la même ligne :

« Bien sûr les communistes française disputent la rue aux fascistes, mais à l'instar de leurs camarades allemands devant Hitler ils dénoncent en même temps les « chefs » socialistes, « qui ont - écrit Cachin – largement contribué à fasciser la France capitaliste sous le couvert d'une politique de gauche ».

La manifestation ouvrière fait éclater les services d'ordre respectifs du PCF et de la SFIO qui marchaient l'un contre l'autre. Ce soir-là le Front Populaire venait de naître.

Aragon n'est pas seulement journaliste à l'Humanité, il joue un rôle dans la direction de l'AEAR, l'association des écrivains et sa revue Commune. Celle-ci recrute des intellectuels de haut niveau, Barbusse, Vildrac et Jean Richard Bloch, pratiquement tous les surréalistes et une grande partie des écrivains prolétariens. L'auteur écrit : « un grand corps, composé d'intellectuels, ne peut vivre dans le sectarisme. » Des distances sont prises assez rapidement avec la conception du « petit père des peuples », réduisant le rôle de l'écrivain, « ingénieur des âmes », à un rôle de propagandiste de la cause prolétarienne, du grand parti soviétique et de son chef génial. Le 21 mars 1933, l'association avait organisé une réunion publique, salle du Grand Orient à Paris, sur le mot d'ordre : « contre le fascisme en Allemagne, contre l'impérialisme français. » 2000 participants sous la présidence d'André Gide et en présence de Romain Rolland. L'aspiration est à l'unité de front contre le fascisme. En avril 1934, l'Internationale abandonne l'orientation « classe contre classe », qui consiste essentiellement à refuser toute unité d'action avec les partis socialistes, pour s'orienter vers une unité d'action antifasciste.

La question de l'Espagne :

Présent en octobre 1936 à Barcelone, au cœur de la guerre civile et de la résistance à Franco, il se permet de justifier la présence de l'URSS au comité de non-intervention devant une assistance qui vibre de colère à son encontre. Il déclarera : « eh bien, s'il fallait choisir entre la perte de l'URSS et celle de l'Espagne », il serait « pour que survive ce grand pays en qui se résume l'espoir du monde entier, l'espoir des peuples ». Il ajoute : « Je le leur disais, et si douloureux que ce fut, je ne pouvais hésiter à choisir, et que périsse l'Espagne, et vous tous ! mais survive le grand pays de l'avenir ! » Froid dans le dos ! On flaire déjà le pacte germano-soviétique ! Puis revenu en France, il partira en guerre contre la

politique de Blum de non-intervention. La politique de Staline et de son appareil international contre la révolution espagnole, il n'en discerne guère les tenants et aboutissants. Juquin écrit :

« Dans cette situation, lui et les autres – sauf les anarchistes et encore ! – regardent l'URSS comme la réserve et le point d'appui. Il sont bien loin d'appréhender toute la partie d'échecs qui se noue, dans un nœud d'hypocrisie. Il n'ont pas idée – du moins au début, pour ce qui est d'Aragon – de la complexité tactique de la politique soviétique. Cette problématique sera encore plus grave après le pacte germano-soviétique de l'automne 1939 ».

A l'Est s'ouvrent les grands procès staliniens qui solderont la liquidation de toute la génération d'Octobre, les compagnons de Lénine, assortie d'une hystérie antitrotskyte : si l'association révolutionnaire des écrivains français ne « peut vivre dans le sectarisme », cela n'empêchera pas Aragon d'y combattre le trotskysme en son sein. Pierre Juquin écrit :

« Le stalinisme a fait partie de sa vie. Koltsov, Louppol et les autres, il a peut-être douté en secret du bien-fondé de leur condamnation ? Au vrai, rien ne le prouve. Car Aragon a cru, soutenu, comme beaucoup d'autres, que les procès staliniens étaient justes... »

Et précédemment :

« Surtout, voyez-vous, on ne revient pas aisément du monde stalinien. Comment désoblitérer sa conscience ? Comment restituer ce passé si longtemps mystifié ? Et comment écrire pareil désastre ? Comment transformer l'erreur, la douleur, la honte en savoirs ? Croyez-vous facile, voire possible, un récit clair et net quand tant de choses dépassent l'entendement ? Aragon abdique - t'il in extremis son devoir de tout dire ? Il n'y arrive pas. L'illusion a aveuglé l'homme de quarante ans ; la désillusion sidère le vieil homme. Son travail de mémoire peut-il être autre chose qu'interminable ? Que voulez-vous, cette histoire terrifiante du stalinisme, c'est SA déchirure... »

Dirigeant du journal « Ce Soir » :

Le 10 août 1936 Thorez est chargé de d'étudier les possibilités d'éditer un journal du soir. Aragon s'y collera. Il s'agit de créer un journal qui ne soit pas l'organe d'un parti politique mais un journal populaire de gauche. La femme du poète Jean Richard Bloch écrira à Romain Rolland :

« Il faut veiller soigneusement à ce que le journal ne prenne pas à leur insu [d'Aragon et de son mari] une allure politiquement trop marquée. Ce n'est pas le plus facile. Et pourtant toutes les compétences sont d'accord : il n'y a pas actuellement de public pour un journal vraiment de gauche. A l'Humanité comme au Populaire ils avaient tâté le terrain, évalué le nombre de lecteurs que pourrait rassembler une Humanité ou un Populaire du soir. Leurs conclusions ont été identiques. Et quand Jean a été voir Léon Blum, celui-ci a beaucoup encouragé leur projet, le croyant susceptible de réussir dès lors où le nouveau journal ne serait pas activement et ostensiblement Front Populaire. »

En mars 1939, Ce Soir tirera à 250 000 exemplaires, ce qui est très important pour l'époque. La ligne politique : l'antifascisme avant tout. On y retrouve la stratégie du PCF du Front Français : gagner la petite bourgeoisie à l'antifascisme. Globalement le pari sera tenu : la « grande nuit des innocents » organisée le 4 juin 1937 au profit des enfants d'Espagne, montrera l'ampleur du rassemblement réalisé.

La maison de la culture

En juillet 1937 le dirigeant Vaillant Couturier salue le deuxième congrès des écrivains pour la défense de la culture ; dans la direction du PCF, on prend des libertés avec le dogme du réalisme socialiste. Ce dirigeant explique : « nous proclamons l'individu [...] restez des écrivains. Nous ne vous demandons pas de devenir des partisans, des enrôlés. » Thorez martelle « unir ! unir ! unir ! » Aragon va s'imposer comme la cheville ouvrière de l'union du monde intellectuel. Pierre Juquin souligne :

« Parmi celle qui autorisent la publication de leur nom, on relève les écrivains Roger Martin du Gard, Georges Bernanos, Jean Paulhan, Tristan Tzara, Robert Desnos ; les plasticiens Fernand Léger, Jean Lurçat, Jacques Lipishitz, Albert Marquet ; les compositeurs Georges Auric, Arthur Honegger, Maurice Jaubert, André Jolivet, Charles Koechlin, Olivier Messiaen ; des architectes et des décorateurs, comme Le Corbusier, Pierre Chareau, Charlotte Perriand ; des professeurs à la Sorbonne, au collège de France, à polytechnique ; Irène et Frédéric Joliot-Curie, prix Nobel de Chimie ; des magistrats et des avocats ; des ingénieurs ; de nombreux médecins dont le psychanalyste Lacan et le professeur Robert Debré... beaucoup de ces intellectuels se retrouveront dans la résistance ».

Avec l'agression de l'Italie fasciste contre l'Ethiopie, le réseau s'élargit et se radicalise dans la lutte antifasciste. De nombreuses associations le rejoignent es-qualité. Pour Juquin, « c'est le plus grand rassemblement durable d'intellectuels qui ait jamais été réalisé en France jusqu'à ce jour. Tous reliés par le ciment : l'antibarbarie. » Aragon écrase la pédale de l'accélérateur vers les intellectuels chrétiens, alors qu'en 1933 la revue Commune était plutôt sur la ligne d'un laïcisme classique. L'auteur écrit : « en juin 1935, ses appels téléphoniques horripilent le philosophe chrétien Emmanuel Mounier... quatre ou cinq fois par semaine... »

Le pacte germano-soviétique :

Le pacte germano-soviétique fait apparaître les premières fissures dans l'union des intellectuels. Romain Rolland qui avait adjuré Léon Blum de renoncer à la non-intervention, alors que les troupes de Franco sont sur le point de prendre Madrid, démissionne des Amis de l'URSS avec le pacte. Puis André Gide qui s'envole pour l'URSS et y rejoint le couple Elsa et Louis. Ce dernier consigne ses réflexions dans un livre qui deviendra célèbre. L'auteur écrit :

« Pourtant Retour d'URSS est, à tout prendre assez anodin, et il contient beaucoup d'éloges à l'endroit du peuple russe et de la révolution. Les Retouches au Retour, publiées quelques mois après (juin 1937), sont beaucoup plus virulentes. Elle fixent, en somme, pour longtemps les grandes lignes de l'anticommunisme occidental. Des critiques y touchent souvent juste. Mais la fracture est profonde. »

Albert Camus qui a 23 ans met en place une maison de la culture à Alger, mais sa rupture rapide avec le parti, met un terme rapidement à l'opération.

Giono évolue vers un retour à la terre, ou cette nostalgie est-elle peut être sa propre nature. « Giono condamne t'il seulement la société capitaliste ? ou toute société industrialisée – l'URSS par exemple ? De là au futur maréchalisme agraire... » En 1938 il signe un texte avec le philosophe Alain dans la Flèche, journal aux sympathies fascistes.

Céline publie « Le Voyage au bout de la nuit » en 1932. Les intellectuels de gauche, dont Aragon y salue un grand livre. Néanmoins Paul Nizan, l'intellectuel communiste qui refusera plus tard le pacte germano-soviétique, reconnaît dans ce roman « une œuvre considérable, d'une force et d'une ampleur à laquelle ne nous habitue pas les nains se bien frisés de la littérature bourgeoise. Mais Céline n'est pas parmi nous [...] Cette révolte pure peut le mener n'importe où, parmi nous, contre nous ou nulle part. » On connaît la suite. Aragon dira en 1965 :

« J'étais passé chez Denoël un éditeur en marge, mais qui avait à mes yeux le mérite de découvrir un écrivain dont le premier livre, avait été refusé par je ne sais combien d'éditeurs parisiens. Je parle de Louis Ferdinand Céline et du Voyage au bout de la Nuit, livre dont le comportement de son auteur par la suite ne retire rien à mes yeux. Vous savez peut être qu'il a été traduit en russe par Elsa. »

Les 73 députés communistes, un socialiste et un homme de droite ont voté contre les accords de Munich. Aragon applique toujours la ligne du regroupement de toutes les forces contre le fascisme. Au centre il y a l'ouverture à « l'humanisme chrétien traditionnel ». Maurice Thorez a donné « le signal de l'armistice des luttes religieuses [...] en face de ceux qui n'ont pour loi que l'or, la force et la guerre, qu'ils croient au Fils de l'Homme, ou à l'Homme lui-même, tous les hommes sont vraiment frères [...] Humanisme chrétien, humanisme socialiste sont en face du monstre qui est le baal des temps modernes : le fascisme. Ils fondent la communauté de l'avenir. » Et Juquin d'ajouter : « Aragon commence à mythifier Maurice Thorez, préconisateur du Front français. »

Après la victoire de Franco, il dénonce les premiers camps de concentration français. Il se rend au col du Perthus où passent les derniers soldats républicains vaincus. Il écrit pour l'Humanité des textes bouleversants. L'année 1938 il voit des espions partout. Il encaisse tout : la liquidation du POUM et les procès de Moscou. Le 12 décembre 1938, Aragon dénonce « le front unique de la provocation où se réunissent les gardes blancs russes, les trotskistes, les réactionnaires de chez nous... » Il met dans le même sac les agents hitlériens et le POUM. L'auteur ajoute :

« on explique pas tout encore une fois, et surtout on excuse pas en invoquant les circonstances. Mais comme elles pèsent lourd ! Malgré ces erreurs terribles, la ligne générale est claire : Aragon veut un front français. Il en sortira après l'effondrement de 1940, le rassemblement de la résistance.

Cette chose demeure : on ne pourra pas parler d'œuvres complètes d'Aragon, et on donnera de lui une idée fautive, même sur le plan littéraire, tant qu'on n'aura pas republié intégralement ses articles politiques. »

Le 2 mai 1939, Paul Nizan défend le point de vue d'une entente entre les démocraties occidentales et l'URSS contre Hitler. Le 24 mai Ce Soir annonce que Hitler « a dû capituler et venir humblement promettre à Moscou, malgré son idéologie, de ne pas se livrer à une agression contre la puissante Union Soviétique. » Aragon écrit : « la guerre a reculé hier. » Les justifications données par Staline à Dimitrov, chef de l'International, sont pitoyables :

« Une guerre a lieu entre deux groupes de pays capitalistes [...] pour le partage du monde, pour régner sur le monde. Nous n'avons rien contre le fait qu'ils se combattent un bon coup, qu'ils s'affaiblissent l'un l'autre. Cela ne serait pas si mal si, grâce à l'Allemagne, la situation des pays capitalistes les plus riches était ébranlée, (en particulier l'Angleterre). Hitler, sans le comprendre, ni le vouloir lui-même, ébranle, sape le système capitaliste. » Quant à la Pologne : « Dans les conditions actuelles, la destruction de cet état signifierait qu'il y a un état fasciste de moins. » Aragon approuve le procès du maréchal Thoukhatchevsky, au moment où le dictateur du Kremlin liquide les cadres de l'Armée rouge, prix de son accord avec les nazis. Plus tard on apprendra que Staline fit liquider tout l'appareil militaire de la défense polonaise à Khatyn. Juquin commente :

« En renonçant à la ligne antifasciste, le chef du Kremlin revient, en fait, à la politique antérieure, celle de l'époque « classe contre classe ». Quelle faute, que de mettre sur le même plan l'Etat nazi et les autres états capitalistes. » et plus loin : « plus grave encore, impardonnable : Staline a livré aux nazis des communistes allemands réfugiés en URSS. » Et Aragon dans cette tourmente : « ...il ne remettra jamais en question son inspiration des premiers jours sur le pacte germano-soviétique. »

En 1949 dans une réunion de l'Union des intellectuels, issue de la résistance, il déclarera encore :

« [...] devant le pacte germano-soviétique, j'ai été un des très rares hommes de France qui ait dit ce qu'il pensait, qui ne s'en soit jamais dédit et qui puisse dire qu'il est encore derrière chaque mot que j'ai écrit dans mes articles des 24 et 25 août 1939, saluant le droit de l'Union Soviétique à signer avec ses voisins les pactes de non-agressions nécessaire à sa sécurité. »

Retour sur la création littéraire :

A l'époque nombre de militants ou cadres communistes ont soit quitté le parti – comme Nizan – soit ont fait le gros dos avant de pouvoir passer à la résistance contre le fascisme. Mais Aragon, droit dans ses bottes pour le pacte ! Néanmoins au niveau d'une activité journalistique débordante il continue son travail de rassembleur des intellectuels contre le fascisme. Cette intense période d'action militante le voit devenu sec sur le plan de la création littéraire. Pierre Juquin écrit ceci, du reste aux antipodes du réalisme prolétarien :

« La poésie a besoin de silence, d'attente, d'écoute, même au milieu des rafales et du raffut. Certes Aragon ne sera jamais pour reprendre l'expression du poète Alain Bosquet, « un poète d'eau douce ». Mais toute poésie ne peut venir que d'une disposition intime de l'âme, d'une poussée intérieure et d'une cristallisation formelle. Eh bien ! pendant plusieurs années, le chant ne jaillit pas chez Aragon. Après Hourra l'Oural, qui est loin de le satisfaire, Aragon pioche, cherche la clé. Anne, ma sœur, cela ne vient pas. Comment allier l'action et la création ».

Je me permets d'ajouter, je pense que Pierre Juquin ne serait pas en divergence avec moi, au fond de la mauvaise conscience d'Aragon demeure le cher visage d'André Breton. Celui qui disait : « la poésie est étrangère à la lecture du journal à haute voix. » Ou encore dans le poème « sur la route de San Romano » :

« La poésie se fait dans un lit comme l'amour

Ses draps défaites sont l'aurore des choses... »

La poésie de l'engagement est mauvaise, le meilleur d'Aragon ne sera pas là, comme le meilleur de Hugo n'est pas dans les envolées épiques ou didactiques. Dans la citation qui précède, Juquin donne une définition fort juste de la poésie, elle est du reste plus proche de la conception de Breton que d'Aragon, du moins en 1939.

Aragon a 42 ans au moment de la déclaration de guerre. L'auteur conclut : « Comment va-t-il traverser la seconde guerre mondiale ? Comment va-t-il vivre, obstinément fidèle, la grandeur et le déclin de cette Atlantide, le communisme historique ? Aux espoirs et aux tragédies de la deuxième moitié du XXème siècle le « plus grand poète français » répondra par des salves de chefs d'œuvres. »

Quelques éléments de réflexion personnelle :

Sur l'adhésion d'Aragon à une fédération scissionniste de la Libre Pensée, Pierre Juquin aurait dû préciser ce qui avait légitimé pour les militants communistes la rupture. La Libre Pensée, dans sa tradition historique, s'est toujours prononcée pour la liberté absolue de conscience, contenue dans l'article 2 de la loi du 9 décembre 1905. La religion, tout comme les opinions philosophiques, sont des affaires privées. L'Etat, quel qu'il soit, n'a pas à devenir « une gendarmerie des consciences », pour reprendre le mot de Karl Marx. C'est le sens de la polémique intervenue dans la discussion de la loi entre Jaurès, Ferdinand Buisson, les laïques historiques et le courant guesdiste. Le guesdisme veut

demander à l'Etat de faire profession d'athéisme, de facto l'Etat devient alors une force d'oppression, alors que la laïcité des institutions garantit la liberté de tous, croyants ou non-croyants. Le PCF reprendra l'héritage du guesdisme, et le stalinisme s'en saisira au particulier dans la période « classe contre classe ». En revanche dans la période de montée des fronts populaires, le PCF fera les pires concessions aux courants cléricaux...

Pierre Juquin cite l'extrait de conférence donnée par Maurice Thorez lui-même aux cadres du mouvement communiste en 1936, défendant la stratégie de la main tendue :

" Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes des laïques, parce que tu es notre frère. [...] Nous sommes le grand Parti communiste, aux militants dévoués et pauvres, dont les noms n'ont jamais été mêlés à aucun scandale et que la corruption ne peut atteindre. Nous sommes les partisans du plus pur et du plus noble idéal que puissent se proposer les hommes. "

Mais Pierre Juquin dans sa citation ne reproduira pas le membre de phrase suivant :

« Nous te tendons la main, volontaire national, ancien combattant devenu Croix-de-Feu, parce que tu es un fils de notre peuple »

Union du peuple de France jusqu'au fascisme ?

Dans le chapitre portant sur la réponse ouvrière au 6 février 1934, il n'est nullement fait mention du rôle joué par la gauche du Parti Socialiste-SFIO et de son dirigeant Marceau Pivert. La gauche du PS a engagé une bataille déterminée pour l'unité de front PS-PCF contre le fascisme. Par ailleurs, lorsque Maurice Thorez offre sa main tendue aux catholiques, Pivert répond dans une brochure, avec le soutien de Léon Blum, où il démontre qu'au-delà de la question d'unir les travailleurs croyants et non-croyants, il s'agit pour le PCF de passer des accords avec des secteurs de l'Eglise catholique. Il s'agit de présenter les principes sociaux du Christianisme, le message de Léon XIII et de « rerum novarum », l'association capital-travail, comme compatible avec le combat du mouvement ouvrier. Du reste à la Libération, passé l'épisode gaullien, le PCF défendra le tripartisme et l'accord des partis ouvriers avec le MRP. En Italie, ce sera la ligne du compromis historique avec la démocratie chrétienne, celle que Stendhal appelait : « l'odieux parti prêtre ».

Sur la question espagnole : on sait aujourd'hui que Staline s'est emparé de l'or de la république espagnole contre des livraisons d'armes qui étaient hors d'état de servir ; Pierre Juquin ne fait aucune place, pas plus qu'Aragon du reste, à la politique de la gauche du parti socialiste-SFIO, dirigée par Marceau Pivert. On sait que la Gauche Révolutionnaire organisa, avec la complicité de Léon Blum lui-même, et malgré la politique gouvernementale de non-intervention, des passages d'armes à la révolution espagnole : la différence entre les fusils de Staline et ceux de la France, il est vrai en nombre insuffisant, c'est qu'ils étaient en bon état de marche. Dans le même temps la police politique de Staline procédait à l'assassinat des cadres révolutionnaires du mouvement ouvrier espagnol, les dirigeants de la CNT-FAI et du POUM, les trotskystes ne représentant à l'époque qu'une infime minorité de militants. Les staliniens espagnols ont mené une lutte acharnée contre le dirigeant de l'aile gauche du PSOE, Largo Caballero, en raison de ses positions de soutien à un gouvernement d'alliance ouvrière. Mais l'offensive du stalinisme se fait sous le drapeau de l'antitrotskysme. Pourquoi aujourd'hui, et sur la base des recherches historiques à notre disposition, Pierre Juquin n'arrive t'il pas à parvenir à la conclusion qui s'impose : Staline et son appareil international s'est opposé par tous les moyens que lui offrait son Etat à la mise en place d'une république ouvrière en Espagne qui aurait été un point d'appui considérable contre les dictatures fascistes et aurait vraisemblablement modifié l'histoire mondiale. Les staliniens étaient contre un gouvernement de l'Alliance Ouvrière : en défendant bec et ongles « l'alliance avec l'ombre de la bourgeoisie espagnole »(Trotsky), républicains

ultraminoritaires dans la révolution, tout en décapitant le mouvement ouvrier, le stalinisme a objectivement permis la victoire de Franco, de la même façon que la stratégie « classe contre classe » en Allemagne, allant même jusqu'à une alliance avec le parti national-socialiste contre le SPD dans une région, a été l'élément permettant à Hitler de s'emparer du pouvoir. Staline et le stalinisme se sont définis comme la volonté d'interdire toute perspective socialiste en Europe occidentale.

Pierre Juquin fait une allusion rapide, en marge du combat d'Aragon pour unir les intellectuels contre le fascisme, à la constitution de la FIARI, organisation d'artistes dans le sillage du trotskysme, au sein de laquelle André Breton a joué un rôle important. Cela mérite que l'on s'arrête quelque peu sur ce point. Léon Trotsky était issu d'une petite bourgeoisie juive cultivée et se destinait au point de départ à la littérature : l'histoire et ses convictions d'homme libre en ont décidé autrement. Mais dans sa génération, celle de la révolution d'octobre, il a été le seul marxiste à vraiment comprendre les processus de la création littéraire ou artistique. Il vaut mieux ne pas trop lire ce que Lénine écrivait sur la littérature, bien que par ailleurs il condamna en 1920 la littérature prolétarienne. Trotsky consacra quelques dizaines d'articles sur l'art et la littérature, qui seront publiés beaucoup plus tard dans les années 1960 sous le titre « Littérature et Révolution » et qui débouchent sur un réquisitoire contre les contraintes idéologiques que le pouvoir d'état devrait, au nom de la révolution, imposer aux créateurs. En 1938 André Breton se rend au Mexique et il aura avec Trotsky, alors exilé dans ce pays, de longues discussions sur les relations de l'art et de la révolution. Un passage de cette discussion mérite d'être relevé : Trotsky défend le point de vue de la liberté de l'art et qu'en aucune manière un parti prolétarien ne peut se rallier à un point de vue particulier dans le domaine de l'art ou de la littérature. Ce à quoi Breton répond : « liberté en art, sauf contre la révolution prolétarienne », mais Trotsky réplique : « non ! liberté totale en art ! » Le résultat de cette discussion fut un Manifeste, dit de Mexico, signé Diego Rivera et André Breton. Diego Rivera, peintre de talent rallié au trotskysme, servira de prête-nom à un texte qui globalement sera rédigé par Léon Trotsky. Je ne pense pas que Trotsky ait eu une complicité particulière avec le surréalisme, ses goûts littéraires allaient plutôt vers les grands romanciers du 19ème siècle, notamment Flaubert. Son propos porte sur les relations de l'artiste et de la société capitaliste. La vérité pour l'artiste c'est de rester indéfectiblement fidèle à son tempérament, car au terme dernier on sait que ce qui fonde la vocation artistique c'est un mouvement de révolte, exprimé dans les formes de l'art, contre les structures sociales d'une société qui aliènent l'individu, entrave la libération de la pensée. Par rapport au parcours d'Aragon, le manifeste de Mexico garde toute son actualité et toute sa force. A la faveur de ce travail précieux sur Aragon, je pense qu'il faudrait aujourd'hui republier ce manifeste.

Pierre Juquin disait à propos d'Aragon et de son travail de mémoire sur le stalinisme, phrase citée précédemment :

« Son travail de mémoire peut-il être autre chose qu'interminable ? Que voulez-vous, cette histoire terrifiante du stalinisme, c'est SA déchirure... »

C'est aussi la déchirure de Pierre Juquin : on ne peut que rendre hommage à cet effort fait sur soi-même, même si nous pensons qu'il ne va pas jusqu'au bout sur la question de la fonction historique du stalinisme, mais chacun a son chemin. Et Pierre Juquin est resté fidèle à la grande idée enracinée dans la réalité sociale du salariat moderne, s'émanciper du système économique barbare dans lequel nous vivons encore.

(1) Aragon, un destin français (1897-1940)

Editions de la Martinière, novembre 2013.

2) Compte rendu du deuxième tome

Thèmes du second volume:

Hommage à Ferrat/ Au cœur de la drôle de guerre/ S'adresser aux intellectuels pour résister/ L'alliance avec le catholicisme social et le Conseil National des Ecrivains (CNE)/ Poésie, rime et nation/ Le communisme national/ Défaite de Drieu la Rochelle et de la collaboration chez les intellectuels/ Pratiquer avec De Gaulle une politique loyale, se rallier à Maurice Thorez/ Après la Libération le front se fissure/ Inquiétudes sur les rapports du communisme et de la jeunesse/ L'épuration chez les intellectuels/ La guerre froide et la liberté de l'art/Le charlatan Lyssenko/ Crises au CNE/ Le mouvement de la paix/ Le roman réaliste/ La mort de Staline/ La guerre d'Algérie/ Le rapport Khrouchtchev et la déstalinisation/ Retour à la poésie/ Troublante affaire Manouchian/ Aragon et Ferré, la mise en musique/ La Hongrie et l'écrasement de l'insurrection/ Le parti joue Aragon pour faire face aux critiques des intellectuels/ Histoire de l'URSS/ Liberté pour les écrivains à l'Est/ La crise de l'UEC/ La polémique avec Althusser/ La succession de Thorez/ Le printemps de Prague/ Aragon sous Georges Marchais/ Le Fou d'Elsa/ Pistes de réflexion

Hommage à Ferrat

Le prélude au deuxième tome de la biographie d'Aragon est en fait un hommage appuyé au chanteur Jean Ferrat, qui nous a quitté il y a maintenant deux ans. Pour moi qui chante les poètes depuis que j'ai l'âge d'homme, la poésie se juge essentiellement comme poésie lorsqu'elle se chante. Et Aragon se chante d'emblée. Lorsque Ferré réalisa le premier 33 tours entièrement consacré aux poèmes d'Aragon en 1964, il disait : « derrière les paroles d'Aragon, il y avait une mélodie que j'ai tout de suite trouvée. » Juquin écrit : « Ferrat a fait descendre dans la rue le plus grand poète français du XXème siècle.

Une poésie savante est devenue poésie de tout le monde... A la mairie, et parfois dans les églises, les mariés écoutent Que serais-je sans toi. On chante Aragon-Ferrat aux réunions de famille, au bal de l'amour, au départ des manifs, les cœurs battant, parfois aux enterrements. Une partie de notre histoire et de notre culture communes est transmise par l'art le plus immédiatement populaire, vivant et éternel, tant qu'il y aura des hommes ». Et plus loin : « cesser de chanter les chansons à texte ce serait mourir un peu, perdre son âme, ses rêves et sa raison. »

Au cœur de la drôle de guerre...

A la fin du volume 1, nous avons quitté Aragon le 30 août 1939. Le voilà plongé pour la deuxième fois dans une guerre mondiale. Les positions du PCF contre l'agression de l'Allemagne nazie, qu'il confirme en votant les crédits militaires demandés par Daladier, vont se télescoper avec le pacte germano-soviétique que Staline va imposer comme de coutume à l'Internationale Communiste. Les PC doivent renoncer aux mots d'ordre de front populaire et dénoncer leur propre gouvernement « impérialiste ». C'est un coup terrible pour les militants et les cadres du mouvement communiste. Dès le 28 septembre

Aragon demande à être affecté à une unité combattante, ce qui ne correspond guère à la ligne officielle. Juquin écrit :

« Pour Aragon, il ne faut pas conclure la paix avec Hitler, le pacte germano-soviétique n'est qu'un palliatif, et la guerre contre l'URSS se prépare. Voilà une analyse assez différente de celle qu'est sensé propager le parti. Mais c'est probablement la pensée dominante de nombreux communistes français. » A 42 ans il reprend du service sur la ligne de front comme médecin auxiliaire. On pensera ce qu'on veut de ses positions politiques, mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il fera démonstration d'un grand courage physique. Ainsi le témoignage d'un officier rescapé, Guy de Rothschild :

« C'est à ce moment-là que je vis Aragon, médecin auxiliaire de la division. Il me dit qu'il avait reçu mission d'aller récupérer des blessés laissés sur le terrain et de les ramener au centre hospitalier. Ceci consistait à aller tout droit sous le feu de l'ennemi, totalement exposé, sans aucune défense, sans aucun abri, pour récupérer des gens qui d'ailleurs étaient irrécupérables et qui étaient déjà vraisemblablement prisonniers. Je lui ai expliqué qu'il ne pouvait pas le faire. Il m'a dit qu'il avait reçu instruction de le faire. J'ai été obligé de lui donner l'ordre militaire de ne pas aller à une mort certaine, d'ailleurs sans bénéfice pour quiconque. Naturellement il s'est incliné devant cet ordre, mais il a fallu que j'insiste de façon catégorique. »

Le chaos de la capitulation

Après la capitulation de Vichy, le travail littéraire et politique reprend. C'est tout d'abord le contact avec Pierre Seghers, qui anime une revue « poésie 40 », avec Jean Richard Bloch. A l'automne 40, Elsa et Louis font le choix de rester en France, alors qu'ils sont sollicités par des écrivains et intellectuels pour partir aux Etats-Unis. Ils s'installent en zone sud. Dans une lettre à Lili Brik, compagne du poète Maïakovski, Elsa Triolet écrira : « Nous écrivions énormément. S'il n'y avait pas eu l'écriture, je crois bien que je me serais donné la mort, tellement par moments c'était dur et pénible. Je me suis prise de passion pour cette activité, elle me remplace les amis, la jeunesse et bien d'autres choses encore qui manquent dans la vie. Quant à Aragocha [surnom qu'elle donnait à Aragon], il est devenu tout à fait célèbre, pendant ces années il a sorti deux romans et plusieurs livres de poésie (légalement et dans la clandestinité). Les résistants l'estiment et l'aiment, ils ne font que lire ses vers, il est reçu par le public des nôtres comme était reçu Maïakovski. Il écrit de mieux en mieux... »

Le 11 juillet l'Etat français remplace « la gueuse », la République, après qu'une majorité de députés ait voté les pleins pouvoirs au maréchal. Juquin écrit : « Très difficile aujourd'hui de comprendre, de reconnaître même cette réalité que l'historien américain Robert Paxton a appelé les « charmes redoutables du Maréchal ». Sans doute ce souvenir gêne t'il encore des français. Une autre vision, plus flatteuse, a recouvert comme une marée, à la Libération, le triste continent pétainiste de 1940. » Un véritable chaos s'installe dans le pays et nombre de grands intellectuels saluent, du moins les premiers mois, le régime de Vichy : Valéry, Gide, Claudel, Giono, Pourrat. Si Paulhan s'engage d'emblée dans un mouvement de résistance, c'est quasiment en pensant que le régime nazi est installé pour des dizaines d'années... Aragon choisit la voie de la résistance. Toutefois Juquin met un bémol : « Il prépare non un soulèvement révolutionnaire, impossible, contre la classe dirigeante française, mais à la fois l'opposition à la « Révolution Nationale » et la lutte contre les nazis. »

Au même moment, soit le 18 juin 40, Duclos au nom de la direction du PCF, tente de négocier avec l'ambassadeur allemand Otto Abetz, la réparation légale de « l'Humanité ». Aragon s'attirera les foudres de Marty et de Tréand, c'est-à-dire la fraction la plus engagée dans la ligne stalinienne ; la parution d'une poème « les Lilas et les Roses » que Paulhan avait fait publier dans Le Figaro, servira de prétexte. S'adresser aux intellectuels pour résister

Au début de 1941 la direction clandestine du PCF se pose la question de l'organisation des intellectuels. Celle-ci est placée sous la responsabilité de Danielle Casanova et Georges Politzer. La ligne éditoriale de « la pensée libre » initiée par Politzer est globalement sur une ligne sectaire. Un article de celui-ci après la mort de Bergson accuse l'idéalisme philosophique bergsonien « d'avoir créé un terrain propice pour la pénétration des idées qui ont servi directement à la préparation idéologique du fascisme. » Bergson portant l'étoile jaune et préparant idéologiquement le fascisme, c'est la même chose que la social-démocratie, sœur jumelle du fascisme.

Aragon critique sévèrement l'initiative. Une rencontre entre Casanova, Politzer et Aragon aura lieu, où notre auteur défendra fermement son point de vue qu'il résumera ultérieurement ainsi : « Considérant que ce qui se faisait dans le domaine des intellectuels était faux pour cette raison que cela ne correspondait pas aux besoins de la lutte contre l'occupant. Notamment parce qu'on éditait une revue philosophique qui s'appelait « la pensée libre » qui avait cru bon de continuer la lutte contre Bergson. Je ne suis pas un bergsonien, mais Bergson, à cette époque, qui comme vous le savez était juif, portait l'étoile jaune à Paris. Si nous avons continué ce qui était alors entrepris, considérant comme notre principal ennemi un homme persécuté par l'occupant, qui aurait compris ce que nous disions ? Personne... J'ai proposé la création d'un journal correspondant mieux aux positions communes de l'ensemble des intellectuels français. La chose décidée, « la pensée libre » abandonnée, nous avons mis en rapport Jean Paulhan, aujourd'hui de l'Académie Française, avec un ami commun, à lui et à moi, beaucoup plus jeune que nous, Jacques Decour, pour faire ensemble ce nouveau journal « Les Lettres Françaises ». Mais Decour a été fusillé par les allemands, le premier numéro n'a pu sortir. Le journal a été retardé d'un an et a ensuite paru sous la direction de Claude Morgan de 1942 à 1943. »

Ce qui l'a opposé à Politzer, c'est une méfiance à l'égard d'une revue composée exclusivement d'intellectuels organiques du PCF, lui rappelant trop bien la période ultra-gauche des années 1930. En 1941 le PCF fait le choix stratégique du Front National, concrètement de l'alliance entre partis ouvriers et partis bourgeois dans la lutte contre le nazisme. La ligne que défendra Aragon pour rassembler les intellectuels est déjà conforme à ce que sera l'orientation de Maurice Thorez. Dès lors le rassemblement des écrivains se fait sur la ligne de l'alliance entre les deux cultures : « Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas... » Dans le noyau qui constitue l'organisation de résistance des écrivains, on trouvera à côté des intellectuels du PCF, Mauriac et le père Maydiou. L'organisation sera décimée en février 1942 : Politzer, Danielle Casanova et Jacques Decour tombent. Elsa et Louis sont les seuls rescapés en zone sud.

L'alliance avec le catholicisme social et le Conseil National des Ecrivains (CNE)

Dans le dernier trimestre de 1941 les courants inspirés par le catholicisme social se regroupent. En particulier la revue « Jeune France », animée par Pierre Schaeffer, proche d'Emmanuel Mounier qui vient de publier « Esprit ». Ils organisent des rencontres d'intellectuels. A cette époque le ton est plutôt maréchaliste : ils se déclarent « pour la Révolution Nationale et le redressement de la France », mais d'ores et déjà Mounier appelle à empêcher « la victoire spirituelle du nazisme sur la victoire française. » Fin 1941 la revue « Esprit » est interdite. Juquin écrit : « Encore une fois l'intelligence politique d'Aragon : compte tenu de ce qu'est notre histoire et de ce qu'est la société française de 1940, il va construire le rassemblement des intellectuels autour d'un axe communiste-chrétien. Il joue des ambiguïtés et des contradictions qu'il décèle précocement dans des sphères pétainistes ; il ne désespère pas de faire évoluer des individus, fussent-ils imbibés de maurrasisme, à partir des valeurs humanistes et du patriotisme... » En mai 1942, un texte d'Aragon, transmis par Emmanuel d'Astier de la Vigerie, portant sur les martyrs de Châteaubriants sera lu à la radio de Londres. Aragon et Elsa multiplient les déplacements et les rencontres d'intellectuels en zone sud, non sans être soigneusement pistés par les policiers de Vichy : Villeneuve les Avignon où résident les Seghers est une plaque tournante.

En mars 1943 le Front National est créé comme mouvement spécifique de résistance, alors que dans le même temps le PCF négocie avec De Gaulle pour la formation du CNR (Conseil National de la Résistance). N'ayant comme mandat officiel que de s'occuper des écrivains, Aragon n'en fait qu'à sa tête et inscrit sa démarche dans un regroupement des intellectuels. La direction du PCF se laisse forcer la main. Un dénommé Jean Bruller, en contact avec des écrivains comme Jean Richard Bloc, André Maurois, Jules Romains, prend le pseudonyme de Vercors et fonde les éditions de minuit. Son livre « Le Silence de la Mer » connaît un succès immense. En 1943, Aragon en organisera sa diffusion sous le manteau.

Paul Eluard entre au Conseil National des Ecrivains en formation, puis Sartre, malgré ses différents avec la direction du PCF, qui lève le veto. Aragon se bat pour que le Conseil reste indépendant du Front National, puisque nombre d'intellectuels appartiennent à d'autres organisations de résistance. En septembre 1943, les deux comités d'écrivains du sud et du nord s'unifient sous le sigle CNE (Comité National des Ecrivains). En septembre 1943 le couple Aragon s'installe à Saint Donat, c'est là que le PCF leur a trouvé un hébergement d'où ils pourront continuer leur travail.

Poésie, rime et nation

Le recueil « le Crève-cœur » va connaître un véritable retentissement national. Plus tard Aragon dira : « ... la poésie, pour toutes sortes de raisons, ne serait-ce que parce qu'elle peut se restreindre à de petites dimensions, pouvait servir à lutter contre la guerre. Je me suis dit aussi que cette poésie ne pouvait pas être une poésie d'avant-garde, car, alors, à qui se serait-elle adressée ? Il s'agissait ici de s'adresser à tout le monde, qu'on puisse facilement entrer dans cette poésie, qu'elle touche le cœur des gens et le retourne, quels que soient ces gens... » Il n'aura de cesse dans ces années de condamner l'attitude et la poésie de Paul Valéry ; contre celui « qui croit tout réductible à des recettes », Aragon ne sépare jamais le contenu de la forme.

Le séjour à Saint Donat plonge aussi le poète dans le patrimoine de la culture occitane. Il remonte aux origines de la poésie de langue française, il écrit : « née de Provence, la poésie française, au contact des imaginations celtiques, donna en Chrétien de Troyes la plus haute figure de l'art de trouver (référence au trobar, c'est-à-dire le troubadour, étymologiquement celui qui trouve), le poète parfait, qui réunit la grandeur du romancier à la force du chanteur. » Aragon c'est le retour de la rime ; il avait déjà écrit en préface à un recueil en 1940 un texte sur la rime. Ici il écrit : « Pour la première fois dans une langue vulgaire (pas le latin), la rime organise la forme poétique. Cette innovation, éloignant la poésie de la latinité, la nationalise (même si la nation occitane est une nation sans état). Mettre l'accent sur la rime, c'est mettre en évidence la naissance de la nation française... »

La résistance est le moment où le poète, et au-delà un peuple, se ressaisit de son propre patrimoine culturel contre la barbarie. Il écrira plus tard : « L'essentiel de notre poésie médiévale, presque toujours politique, aussi bien dans la chanson de geste que dans les fabliaux, Le roman de Renard, Rutebeuf, Villon... ce sont les origines nationales du réalisme en poésie. » La forêt fabuleuse de Brocéliande devient image de la France de 1942 et des premiers maquis.

La monarchie capétienne, dans son combat contre une occupation anglo-angevine qui occupe l'équivalent de 35 départements actuels, s'appuie sur les couches populaires pour vaincre. La bataille de Bouvines en 1214 fonde cette union, et par la même trace le sillon de la nation en construction.

Le communisme national

Le parti et la ligne thorzéenne du communisme national, la politique du front français, la main tendue aux chrétiens, la défense de la forme républicaine de l'Etat permet à Aragon de retrouver ses bases.

Pour lui le mouvement ouvrier sous la forme du communisme continue la nation. Juquin souligne que la hiérarchie catholique soutient le gouvernement de Vichy, il écrit : « Le 10 juillet 1940, la quasi-totalité des parlementaires présents à Vichy qui se reconnaissent catholique ont voté les pleins pouvoirs à Pétain. La très grande majorité des évêques se rallient au maréchal et appellent à soutenir son régime, reconnu par le Vatican, comme elle ne l'a jamais fait envers aucune forme de gouvernement de puis la monarchie. » Toutefois on fera les comptes à la Libération : il y aura des catholiques dans tous les mouvements de résistance.

Le 29 août 1941 le lieutenant de vaisseau Henri Louis Honoré, comte d'Estienne d'Orves, militant chrétien résistant est fusillé avec deux militants communistes. Un hommage est rendu à la BBC qui émeut de nombreux auditeurs. A Lyon une réunion d'intellectuels fonde « Temps Nouveau », une revue qui regroupe toute la fine fleur du catholicisme social dans le sillage d'Emmanuel Mounier : la ligne générale, démontrer que le nazisme et le christianisme sont incompatibles. Du côté des intellectuels catholiques qui ont soutenu Pétain, certains et non des moindres prennent leurs distances. Pour Mauriac c'est évident quasiment depuis le début. Claudel lit avec émotion en 1942 « les Yeux d'Elsa » et le « Crève-cœur », Aragon a connaissance de la lettre que ce dernier envoie au grand rabbin, Isaac Schwartz, dénonçant les traitements infligés aux juifs. Aragon écrit durant l'été 42 « La Rose et de Réséda » : « Celui qui croyait au ciel/ Et celui qui n'y croyait pas. » L'axe chrétiens-communistes est posé. Juquin commente : « Dans la société largement déchristianisée du XXIème siècle, il devient difficile de comprendre pourquoi l'alliance avec les chrétiens fonde la stratégie de résistance d'Aragon, et, je l'ai dit, pourquoi les références chrétiennes tiennent une grande place dans son œuvre à partir de 1940. Mais l'histoire a-t-elle dit son dernier mot ? »

Défaite de Drieu la Rochelle et de la collaboration chez les intellectuels

La NRF s'enfonce dans la collaboration, notamment avec le sale travail fait par Drieu La Rochelle ; Aragon, tout en réglant ses comptes avec Drieu crée un autre pôle de rassemblement. Ce dernier s'enferme en flétrissant l'alliance des catholiques avec les communistes. Sa colère dissimule mal qu'il a perdu la partie, il écrira : « Presque toute l'intelligence française, presque tout le lyrisme français est contre nous. Et puis après ? » Drieu démissionne en juin 1943 et la revue se saborde. La voie est ouverte pour que le monde littéraire, à l'exclusion des fascistes et des irréductibles de la collaboration, s'unifie autour du CNE et des Lettres Françaises. C'est une victoire littéraire et politique. C'est environ 50000 personnes qui rejoindront l'organisation. Début 1944 tous les groupements précisent leur affiliation en résistance. Aragon modifie son orientation et fait adopter le principe de l'adhésion collective au Front National. L'heure du débarquement approchant, à partir de février 1944, la milice, les cours martiales, la Wehrmacht engagent des actions de grande ampleur contre les maquis. Aragon poussera les professions médicales à former des comités sanitaires d'aide aux maquis.

Pratiquer avec De Gaulle une politique loyale, se rallier à Maurice Thorez

La fin de la guerre le voit prendre position clairement contre une mainmise américaine qui influencerait la formation du gouvernement de la France, de ce point de vue il soutient la politique gaulliste tout en préservant l'union nationale qui garantira la place entière des communistes dans la vie de la nation. Enfin un hommage appuyé à Maurice Thorez, dont l'Humanité du 27 Août 1944 demande le retour, où il écrit : « ...C'est en pensant à lui (Maurice Thorez) que j'ai écrit les poèmes du « Crève-Cœur » pour dire les malheurs de la patrie. En pensant à lui que j'ai quatre ans lutté à ma manière contre les barbares qui courbaient mon pays. Et je voudrais que le général De Gaulle à qui je m'adresse ici respectueusement m'entende. La France ne sera pour moi tout à fait libérée que le jour où la dernière trace allemande lavée sur notre sol j'aurai le droit de serrer la main de Maurice Thorez à Paris. »

Le 27 septembre 1944 Louis et Elsa retrouvent leur appartement parisien et il reprend immédiatement la direction de « Ce Soir ». Le couple est salué de partout dans les premières semaines qui suivent la Libération. Très vite Aragon sera attaqué sur différents fronts par la droite, les socialistes et les trotskystes. Le climat de la Libération laissait place à des courants qui mettaient ouvertement en cause le capitalisme. Le journal « Combat » titre « De la résistance à la révolution ». D'Astier de la Vigerie dira à Crémieux : « nous voulions non seulement gagner une guerre, mais aussi mettre fin aux situations qui permettent les guerres. » Qu'en est-il du PCF ? Juquin fait référence aux archives présidentielles russes et un entretien Staline-Thorez, la veille de son retour en France. La ligne du Kremlin est claire : rechercher de larges alliances, ne pas défier De Gaulle et pratiquer avec lui une politique loyale. Thorez acquiescera et il appliquera. Vingt ans plus tard Charles De Gaulle dira à son ministre Peyrefitte : « Si je n'avais pas tendu la main aux communistes, y compris Thorez – bien qu'il ait mérité le poteau -, nous n'aurions pas évité la formation des milices, nous n'aurions pas réussi l'amalgame des combattants de l'intérieur et de l'extérieur. » Et d'ajouter : « Si Thorez n'avait pas appelé les travailleurs à retrousser leurs manches, nous n'aurions pas relevé nos ruines comme nous l'avons fait. » Dans cette période il n'y a aucune faille entre Aragon et la direction thorézienne du parti. Avec un certain toupet il défendra même la légende thorézienne, ce dernier serait resté sur le sol français jusqu'en 1943 ; il écrira même : « De 1939 à 1943, il était à Paris. Voilà le fait. Il n'a quitté Paris, d'où il commandait sa grande armée antifasciste, que lorsqu'il fut question de la dissolution de la IIIème Internationale. Alors il se rendit à Moscou pour aider à cet acte qu'il jugeait profitable à la poursuite de la guerre, à l'unité des Alliés, à l'intérêt français. Il fallait sa signature au bas du document qui allait consacrer une décision aux conséquences incalculables. Il n'hésita pas. Tout le reste est légende et mensonge. » Juquin ajoute : « tout de même ! ». En effet cela faisait trois ans et demi qu'il résidait en URSS.

Dans l'article du 15 décembre 1944, Aragon énumère les quatre maladies qui minent la nation : l'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antimilitarisme et l'anticommunisme. Nous reviendrons sur cette question dans notre conclusion. Même Juquin couvre le procédé qui est un amalgame : mettre l'anticléricalisme et l'anticommunisme sur le même plan que l'antisémitisme et l'antimilitarisme ! Sur ce plan, Aragon défend la normalisation thorézienne du parti. Ce dernier sort de la guerre avec 800 000 adhérents « composé dans sa masse de nouveaux venus dont la seule expérience a été celle des FTP et des mois de rêves et de désordres qui suivent la Libération, ne se manœuvre pas comme un régiment. » Et pourtant ! La ligne thorézienne passe dans le parti : « une seule nation, une seule police, une seule armée. » J'ajouterai que le mandat défini avec Staline qui a par ailleurs rencontré De Gaulle à l'hiver 1943 a été fidèlement appliqué. La ligne maintenant c'est produire d'abord et revendiquer ensuite. Les mineurs s'étaient libérés par leur propre insurrection voient une CGT les appeler à produire pour reconstruire l'économie française. Thorez déclare : « produire, produire et encore produire, faire du charbon, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée de votre devoir de classe, de votre devoir de français. » Et finalement Pierre Juquin entérine : « mais sans cet engagement, la France aurait-elle connu ensuite les trente glorieuses. » Aragon obtient du PCF mandat de constituer une direction des intellectuels communistes, car les adhésions affluent. En janvier 1945, il est chargé d'assurer une permanence des écrivains membres à laquelle le secrétariat sera représenté. Mais il ne rentrera pas au Comité Central, du moins pas dans la période de l'après résistance.

Après la Libération le front se fissure

Le front des intellectuels dans lequel Aragon a joué un rôle majeur pendant la guerre va progressivement se fissurer : c'est d'abord Mauriac, qui sur les pressions de De Gaulle quitte la direction du CNE. Puis Malraux qui combat la perspective de l'unification des mouvements de résistance. Une fraction de la jeunesse intellectuelle va se tourner vers Saint Germain des Prés et l'existentialisme : ce mouvement philosophique proclame la liberté du sujet. C'est le temps où Henry Miller, interdit aux Etats-Unis, connaît en France un succès de librairie. Juquin écrit : « Aragon – Elsa peut être encore davantage - voit dans cet engouement une menace de démoralisation des jeunes

français. Le couple croit trouver dans la promotion fulgurante de l'existentialisme une manifestation de ce péril. » Aragon est en rivalité avec Sartre. L'auteur écrit : « Leur rivalité crève les yeux. Le « poète de la nation » aurait aimé entraîner la jeunesse intellectuelle. Il a assez largement perdu cette bataille. Les Etats-Unis, obnubilés par le communisme, ont eu intérêt à ce que Sartre gagnât. Peut-il supporter le magistère de son cadet ? Sartre représente cette « petite gauche », souvent mâtinée de trotskisme, que Thorez et Aragon haïssent... En juillet 1947, Sartre écrit dans « les Temps Modernes » que « la politique du communisme stalinien est incompatible avec l'exercice honnête du métier d'écrivain. » Dans « Qu'est-ce que la Littérature ? »(1947), il assure que les intellectuels doivent se « joindre au prolétariat pour construire une société sans classe », mais sans « rejoindre les chiens de garde du PC » Du côté des artistes et écrivains se réclamant du surréalisme et du trotskisme, on rejette le patriote. Benjamin Péret publie le « Déshonneur des Poètes ». Maurice Nadeau son « Histoire du Surréalisme ». Les attaques pleuvent contre Aragon. Inquiétudes sur les rapports du communisme et de la jeunesse

Malgré le résultat électoral de 1946 où le PCF est au plus haut score de son histoire, Aragon est inquiet des rapports du communisme avec la jeunesse. Sur la question de l'art Garaudy défend qu'il n'y a pas « d'esthétique du parti communisme ». Toutefois Thorez lui réplique : le 27 novembre dans une réunion de cadres sélectionnés sur le volet, le secrétaire général ne défend pas la même chose : « (le parti) choisira toujours entre les écoles qui sont (porteuses) du mouvement de l'avenir et celles qui sont le reflet du passé... Nous maintenons dans le domaine artistique, que le PC prend position pour le réalisme. » Dans la même conférence et pour la première fois la question du passage au socialisme « par un chemin différent de celui de l'URSS » est tracée.

Une stratégie démocratique, sur une base qui ne serait pas « un programme communiste, mais à la limite le programme de tous les français. » Sans suites... Venu défendre avec Thorez à Valence un candidat du PCF en mauvaise posture, Aragon fait un long discours sur son itinéraire : la révolte surréaliste et la révolution e 1917 qui marqua sa génération. Il déclare : « quand l'homme est jeune encore, il est possible de la sauver, il est possible de l'amener à une activité utile. Il faut craindre que ne se perdent des forces humaines appréciables parce qu'on ne sait pas parler aux jeunes gens. » Puis il parle de la période de 1930 à 1939, puis de la guerre, il dit avoir été transformé de « fond en comble » par son parti. La phrase de Thorez lorsqu'il l'interroge au moment de l'entrée en guerre : « tu vas être soldat. A l'armée, fais ton devoir ! »

L'épuration chez les intellectuels

Sur la question de l'épuration, on le charge principalement d'avoir été l'exécuteur des basses œuvres dans le domaine qui était le sien. Sa ligne c'est une distinction entre les traîtres indiscutables et les inconscients. Sur ce plan là Mauriac fut infiniment plus intraitable. Le CNE va publier plusieurs listes, la dernière de 165 noms : il ne s'agit pas de les poursuivre judiciairement mais de les déclarer indignes et de s'engager à ne rien publier à leurs côtés. Les procès judiciaires s'ouvriront en octobre 1944, quatre écrivains seront condamnés à mort, dont Robert Brasillach. Aragon va passer pour le Fouquier-Tinville, alors qu'une fraction du CNE au nom d'une opposition politique, se prépare à quitter l'organisation. Aragon lui est allé repêcher Colette, Cocteau, Pierre Benoit, l'éditeur Denoël ou encore le chanteur Maurice Chevallier.

La guerre froide et la liberté de l'art

L'année 1947 voit les PC évincés des exécutifs occidentaux. En France, la tendance syndicale regroupée autour du journal « Force Ouvrière » fait scission de la CGT. Un programme de redressement économique européen rendu public par le secrétaire d'Etat américain Georges C.Marshall commence à s'appliquer. Avec la naissance du Kominform (Bureau d'Information des Partis Communistes) Staline et le gouvernement soviétique retournent à la ligne dite « classe contre classe ». Le 6 novembre, après

une réunion des 9 PC du Kominform à laquelle Thorez ne participe pas, un tract international distribué à des millions d'exemplaire déclare : « il faut isoler le parti américain et son aile dirigeante, le PS » Il dénonce la collusion Blum-De Gaulle. Deux revues littéraires soviétiques sont condamnées. Des écrivains, dont la poétesse Anna Akhmatova, sont chassés de l'Union des écrivains. Le PC yougoslave entre en rébellion. Lors d'un voyage à l'Est en 1948, Elsa se souvient d'une polémique avec les yougoslaves qui n'acceptaient pas la ligne thorézienne et considéraient que la résistance ouvrière devait garder les armes et les tourner l'heure venue contre la bourgeoisie. Aragon s'en prend au vice-président de l'académie des arts qui met en cause Cézanne et l'impressionnisme.

La critique soviétique aux ordres démolit Picasso, son art étant caractérisé de « dégénéré ». Aragon s'insurge : la critique utilise les termes de Hitler... Juquin écrit : « ce comportement d'Aragon à partir du début de la guerre froide ne pose énigme qu'à ceux qui ne voit pas qu'il joue un jeu double. Je ne dis pas un double jeu. A la fois contre les « ennemis » externes, porteurs de l'américanisme et du danger de guerre, et contre les blocages internes... combien de textes ambigus va-t-il écrire de 1947 à 1954 ! Et quelle image cela donne t'il de lui !

Quoiqu'il fasse, il est vrai, la droite, les trotskistes l'insulteront... » A l'Est le stalinisme promeut des croutes, des navets et des « romans bas de plafond ». Et Aragon défend une certaine conception de l'art et des artistes de talent vilipendés par Moscou.

L'année 48 voit des grèves très dures se dérouler chez les gueules noires. Une plainte de Jules Moch, ministre de l'intérieur, contre le directeur de « Ce Soir » aboutit à sa déchéance des droits civiques pour 10 ans : le jugement sera cassé malgré une procédure en appel de Jules Moch en 1950.

Le charlatan Lyssenko

Survient la même année l'affaire Lyssenko, ce technicien d'agrobiologie, qui prétendait faire pousser des champs de blé en hiver. Ce pseudo-scientifique s'oppose aux découvertes de la génétique mondiale qui est alors en pleine expansion. Peu importe, Lyssenko a le soutien de l'appareil stalinien, les planificateurs soviétiques vont imposer son point de vue aux agriculteurs et aux éleveurs : ce sera une catastrophe pour l'agriculture soviétique. L'Humanité du 15 novembre 1948 publie une lettre de Thorez qui affirme que Lyssenko « a révolutionné la biologie ». Et Laurent Casanova dans une réunion d'intellectuels communistes d'intervenir sur les rapports science et politique : « Y a-t-il deux sciences ? Oui ! Il y a une science prolétarienne fondamentalement contradictoire avec la science bourgeoise. » Le 6 décembre 1950, Aragon parle à la mutualité dans le même sens ; Juquin commente : « Qu'allait-il faire dans cette galère ? »

Crises au CNE

Dans les différentes affaires qui marquent la période de la guerre froide, Aragon défendra toujours le point de vue de son parti : l'affaire Kravchenko, cet ancien haut fonctionnaire soviétique qui passe à l'Ouest et publie « J'ai choisi la liberté », où il met en cause le régime soviétique ; l'appel de David Rousset à ses anciens camarades de déportation pour dénoncer les camps staliniens ; la constitution du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire avec des trotskyste et le soutien de Sartre... Puis la rupture de Tito avec l'URSS ; Moscou se déchainera contre Tito, agent de l'impérialisme. Enfin les procès de Prague, notamment celui de Slansky, de plus mâtinés d'antisémitisme, auront des conséquences désastreuses sur le CNE : les lettres de démission afflueront, notamment celles des anciens résistants. Aux yeux de l'opinion le CNE est considéré comme une officine pro-soviétique. Juquin écrira : « grâce à l'habilité et à la ténacité d'Aragon et d'Elsa, il a survécu Mais il s'est affaibli. C'est l'un des effets dramatiques de la guerre froide. »

Le mouvement de la paix

Le 7 août 1945 les américains utilisent l'arme nucléaire sur la ville japonaise d'Hiroshima. Pour les communistes c'est l'expression du fait, qu'à peine une guerre finie, la perspective d'un troisième conflit mondial se profile. Le couple, tout en menant autour d'une nouvelle société d'édition dont il est responsable un travail d'encouragement des jeunes poètes, s'engage dans la construction du mouvement de la paix. Cinq cents intellectuels de quarante-cinq pays se rencontrent en Pologne dans un congrès des intellectuels pour la paix. Moscou utilisera largement le mouvement de la paix au profit de sa politique internationale, néanmoins ce sera une des rares réussites des partis communistes durant la période de la guerre froide. Aragon se prononce pour l'ouverture du mouvement à tous ceux qui combattent effectivement pour la paix. Cela fait l'objet d'une polémique avec les soviétiques : Aragon veut ouvrir la maison au mouvement des Citoyens du Monde de l'américain Gary Davis. Le 28 avril 1949, mille huit cent délégués se rencontrent durant quatre jours à Pleyel. Après l'annonce par le président Truman de fabrication de la bombe H, le PCF lance une campagne de signature sans précédent avec l'appel de Stockholm. L'installation du secrétariat permanent du Conseil mondial de la paix étant interdite par le gouvernement français, celui-ci doit s'établir à Prague, où il débarque au beau milieu du procès Slansky, London... Où est le vrai Aragon, celui qui refuse l'exclusion de la délégation yougoslave, du fait des positions antistalinienne de Tito, ou celui qui à la tribune défend les positions de Staline et du gouvernement soviétique ?

Le roman réaliste

Le roman Aurélien n'a pas été très apprécié après la Libération, par les communistes bien sûr, mais plus largement par tous ceux qui avaient participé à la Résistance. L'histoire de ces jeunes bourgeois choqué, Daix dira à Aragon : « comment avez-vous pu écrire cela de 1941 à 1943 ? dans pareil temps n'y avait-il pas mieux à faire ? »

L'ouvrage inachevé qui suivra « les Communistes » n'a pas bonne presse. Il passe pour une œuvre de propagande. Ce roman n'a pas été écrit sur commande de la direction du parti. Aragon a commencé cette œuvre dans la période de Saint-Donat, cela procédait pour lui d'une volonté, dresser la fresque sociale de cette période et du combat des communistes : « l'âpre lutte de classe qui succède à la Résistance, (lutte qui au vrai s'est sournoisement manifestée au sein de la résistance elle-même, malgré l'union nationale, entre 1942 et 1944) ». Et de continuer à justifier à travers cette œuvre le réalisme en littérature : « il combat l'idée que le roman, genre majeur créé par la bourgeoisie européenne du temps de son ascension, doive nécessairement décliner et disparaître avec elle. » Et d'en remettre une couche avec le réalisme socialiste : « les écrivains soviétiques – qui représentent une société tout à fait différente de la société française – se réclament « d'un réalisme particulier, le réalisme socialiste ». C'est-à-dire qu'ils éclairent « la représentation fidèle de la réalité [...] par la perspective du socialisme ». Trop de romanciers français ne comprennent pas la nécessité de prendre parti pour cette perspective. » Aragon est inquiet devant la prolifération de traductions françaises des romans américains et de ceux qui en France les imitent.

S'il ne fait pas la sottise de condamner les écrivains qui ont fait d'autres choix que le siens et qui sont de grands écrivains, il critique le cadre étroit du monde qu'ils campent. Ainsi « le Grand Meaulnes » d'Alain Fournier ; Aragon écrit : « [Meaulnes] n'a pas besoin de songer au gagne-pain, car il est le fils d'une veuve riche, il a tout l'argent qu'il veut... il n'a pas à toucher à la réalité de l'origine de cette fortune... » Juquin écrit : « Après Barrès, Aragon veut refaire le roman de « l'énergie nationale ». Où la puiser aujourd'hui cette énergie ? La bourgeoisie est en décadence. « Les Communistes » propose l'image d'une relève des classes : la classe ouvrière devient le grand gisement d'énergie française. » Dans la réunion de « la Grange aux Belles » du 17 juin 1949 qui fait salle comble, il subit les attaques de Lecoœur et du courant de fait qui défend l'orientation dite « classe contre classe ». Pour lui le roman

« les Communistes » n'est pas écrit pour les communistes. Il interrompt son travail deux ans après, précisément parce qu'on « le louait d'avoir écrit autre chose que ce qu'il avait voulu écrire ». Son projet était de situer le combat des communistes dans la nation et donc de décrire par le détail le mouvement des classes sociales dans la nation et le rôle qu'y occupait le mouvement communiste. Aragon s'en prendra à la critique interne du parti en expliquant : « Il y a chez nous un certain byzantinisme, un byzantinisme paradoxal : constamment les livres qui sont publiés autour de nous par les nôtres [...], ne sont jamais assez bons pour nous et nous gardons pour eux les foudres que nous ne faisons pas tomber sur les livres de l'ennemi. La critique de bouche à oreille, à l'intérieur du parti et autour du parti, progressivement, fait tomber les tirages de tout écrivain communiste ou sympathisant communiste. »

10 octobre 1950, Maurice Thorez est frappé d'hémiplégie ; transporté en URSS, il y restera 29 mois. Profitant de cette absence la fraction de la direction dite « classe contre classe » organise la manifestation de rue la plus violente de toute l'histoire du PCF, contre la politique américaine en Corée du nord. Six heures de combats de rue. Duclos est emprisonné à la Santé. Marty et Lecoœur mènent la danse contre les libertés intellectuelles au sein du parti, donc contre Aragon en particulier : « Le poète n'est plus l'enfant chéri à qui l'on pardonne beaucoup, mais l'écrivain bourgeois... Il passe du statut de pupille et d'ami du secrétaire général à celui d'intellectuel surveillé. » Puis, cerise sur le gâteau, imposer aux scientifiques du parti les inepties de Lyssenko. Avec Thorez sur la touche, Aragon craignait ces dérives. Au milieu de l'année 1952, l'URSS tourne sur la politique étrangère, signe avant-coureur de la « coexistence pacifique », les Lecoœur-Billoux doivent s'aligner. Un créneau est à nouveau ouvert pour le mouvement de la paix. Mais en marge de la réunion internationale de Vienne se joue un drame en coulisse. Elsa Triolet brigue un poste au bureau mondial du Mouvement de la Paix. Un responsable soviétique fait comprendre que cette promotion ne sera pas possible : « Staline lui-même s'y opposerait... Elle est juive n'est ce pas ? » Ce sera pour Aragon un choc psychologique considérable.

La mort de Staline

Lorsque Staline meurt et que la nouvelle est annoncée par Jacques Duclos le 6 mars 1953 à une conférence nationale du PCF, il faut resituer les choses dans le contexte de l'époque : n'importe quel honnête homme aujourd'hui considère Staline comme un bourreau et un assassin. La République française met ses drapeaux en berne en référence au rôle joué par l'Armée Rouge dans la guerre et au « parti des fusillés »... Aragon demande à Picasso pour « Les Lettres Françaises » un portrait de Staline. Picasso fait du Picasso au fusain.

L'affaire provoque une violente polémique dans les rangs communistes et Lecoœur (encore lui) mène la charge : on vient de toucher à la statue de marbre du grand Staline. Le secrétariat du parti condamne Aragon d'avoir publié l'œuvre de Picasso. De Moscou Thorez envoie un télégramme « ordonnant à Lecoœur de cesser immédiatement ce débat ridicule qui compromettrait nos relations avec les intellectuels. » Juquin écrit : « l'affaire du portrait a été davantage qu'une péripétie dans un parcours de plus de cinquante années. Pour Aragon ceci est le dilemme : Thorez débarqué, un autre Lecoœur à sa place ? Pour rien au monde ! Le parti est enclin, hélas ! à revenir aux vieux démons du mouvement ouvrier français. » Pièce d'anthologie de la poésie dite prolétarienne, Aragon écrit un texte lorsque Thorez rentre d'URSS, intitulé « Il revient ! » :

« Il revient les vélos sur les chemins des villes
Se parlent rapprochant leur nickel ébloui... »

Le nickel des vélos du prolétariat, saluant Maurice retour de Moscou, diable ! sous la plume d'un grand poète !

La guerre d'Algérie

La question de l'Algérie va poser un choix aux intellectuels : Aragon connaît et soutient un certain nombre d'écrivains arabes pour qui la question de l'indépendance nationale se pose. Dès janvier 1955, Mauriac et Bourdet de l'Express, dénoncent la torture. Le journal Alger Républicain dirigé par Henri Alleg, proche du PC, est interdit. Ce dernier sera torturé par l'armée. Le 5 novembre 1954, un certain François Mitterrand déclare que la seule négociation c'est la guerre. Guy Mollet reçu avec des tomates à Alger, le 12 mars le PC sur pression de Thorez et en contradiction avec la base du parti fait voter les « pouvoirs spéciaux » à l'assemblée. La SFIO s'enfonce dans la politique colonialiste. Malgré les divergences qu'il a avec l'écrivain d'origine kabyle Jean Amrouche, Aragon approuve ce que ce dernier écrit dans un article quasiment programmatique du Monde du 11 janvier 1958 : « ... Le Français pense l'universel comme une extension des caractères français, et par réduction à ces caractères de toute réalité étrangère. Il demeure sous le charme d'une mythologie qui lui rend malaisé de reconnaître l'autre, quel qu'il soit, comme autre » (« La France comme mythe et réalité. De quelques vérités amères. »)

Aragon ne sera pas signataire de l'appel des 121 de septembre 1960 pour le droit à l'insoumission ; toutefois le 13 octobre il publiera dans « les Lettres Françaises » sa lettre de démission de l'Association des écrivains combattants, au motif qu'elle vient d'approuver les poursuites engagées contre les signataires : « Votre texte – écrit-il – est un encouragement à la poursuite d'une guerre perdue où de jeunes français tombent tous les jours pour des intérêts qui ne sont pas les leurs. »

Le rapport Khrouchtchev et la déstalinisation

Début 1956 c'est le début du dégel à l'Est : sept cent mille fonctionnaires de l'appareil d'état sont limogés. Lors du congrès des écrivains les protestations commencent à fuser. Mais le parti français sous la direction de Thorez est loin de relayer ce qui se passe dans le parti soviétique. Mieux les thoreziens disent que globalement depuis 1945 le PCF a fonctionné de manière globalement démocratique, en utilisant le courant dit « classe contre classe » comme repoussoir. La direction met le rapport Khrouchtchev dénonçant les crimes de Staline sous le coude, qui transitant par la Pologne finit par être publié par Le Monde en juin 1956. Juquin écrit : « En 1956, Aragon ne peut pas voir que Thorez verrouille les portes de la déstalinisation. Tellement prompt à saisir les tours et détours, comment aurait-il la moindre illusion sur les procédés de Jeannette Vermeersch ? Maurice et Jeannette sont attaquables. Des communistes imputent à faute à Thorez le culte qui a entouré sa personne pendant la guerre froide... Et le voici qui prête la main à Thorez, entre dans le jeu du couple Maurice-Jeannette ! » Au lendemain de la publication du rapport l'ex-communiste Jean Pierre Chabrol raconte qu'il est dans un état d'effondrement moral total. Le virage du 20ème congrès ne sera pris en France que 5 ans plus tard, en 1961.

Retour à la poésie

Les années qui suivent la mort de Staline et le commencement du dégel sont un temps où Aragon fait retour sur lui-même et Juquin écrit : « le drame du stalinisme pose à l'individu communiste une question d'identité... cette tragédie, va-t-elle, sans fin, pour toutes les générations recommencer ? » La réponse c'est le chant, c'est le temps de l'écriture du « Roman inachevé », loin du tract politique versifié chantant Maurice et le reste, Aragon est alors pleinement le grand poète qui traduit par l'émotion poétique les drames de son siècle. Dans une conférence à la Mutualité durant cette période il dira : « Je n'ai pas toujours été l'homme que je suis ... Je connais des gens qui sont nés avec la vérité dans leur berceau, qui ne sont jamais trompés, qui n'ont pas eu à avancer d'un pas de toute leur vie, puisqu'ils étaient arrivés quand ils avaient la morve au nez. Ils savent ce qui est bien, ils l'ont toujours su. Ils ont pour les autres la sévérité et le mépris que leur confère l'assurance triomphale d'avoir raison. Je ne leur ressemble pas. La vérité ne m'a pas été révélée à mon baptême, je ne la tiens ni de mon père, ni de la classe de ma famille. Ce que j'ai appris m'a coûté cher, ce que j'ai acquis je l'ai appris à

mes dépens. Je n'ai pas une seule certitude qui ne me soit venue autrement que par le doute, l'angoisse la sueur, la douleur de l'expérience. Aussi ai-je le respect de ceux qui ne savent pas, de ceux qui cherchent, qui tâtonnent, qui se heurtent. Ceux à qui la vérité est facile, spontanée, bien entendu j'ai pour eux une certaine admiration, mais, je l'avoue, peu d'intérêt. Quand ils mourront, qu'on écrive donc sur leur tombe : il a toujours eu raison... c'est ce qu'ils méritent et rien de plus. »

Troublante affaire Manouchian

Un chapitre est consacré à l'affaire du groupe Manouchian. Troublante affaire ! Ce militant internationaliste d'origine arménienne se verra confié par le parti la section arménienne de la MOI (section des FTP regroupant la main d'œuvre immigrée). Sous sa responsabilité le responsable nazi Otto Titter organisateur du STO est exécuté à Paris. Manouchian et ses camarades, tous des militants étrangers, souvent juifs, fuyant la répression nazie se sont placés sous la protection du mouvement ouvrier communiste. Juquin écrit :

« Dans sa poésie de la résistance, Aragon a entendu Jeanne filer, Roland sonner le cor. Il a senti le souffle de l'an II... Mais la triste vérité le poursuit : il n'a pas chanté Manouchian, à l'égal de Péri ou de Politzer ! Pourquoi ce criant oubli ? Du communisme national il ne démordra jamais. Mais qu'est ce que la nation ? En a-t-il une vision assez large, assez juste, sans chauvinisme ? Aragon souffre. Il s'interroge. Il aurait dû. Il invente cette expression superbe : « Français de préférence »

« Non de naissance... Diversement motivés, les étrangers résistants ont choisi la France, celle des droits de l'homme et la Commune de Paris, qui s'oppose à la France de l'exclusion et du racisme. » Dans la lettre d'adieu à sa femme Mélinée, dont Aragon a repris dans son poème « La guerre et ce qui s'en suivit » l'essentiel du contenu, Manouchian termine par : « Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal, sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus. »

Le groupe Manouchian sera largement occulté de la mémoire officielle de la résistance, gaulliste bien entendu, mais aussi du PCF.

Aragon et Ferré, la mise en musique

Le chanteur Léo Ferré tombé sous le charme du recueil « Le Roman Inachevé » mettra en musique dix poèmes, dont la célèbre « Affiche rouge ».

Pour Aragon commence une autre histoire, celle de la mise en chanson de ses textes. Plus tard Ferrat... Les paroles chantées gagneront un public très large. J'ajoute sur ce point, en plus de ce qu'en dit Pierre Juquin, que le poète n'aura pas vis-à-vis de la chanson, du moins la chanson à texte, les discours auxquels les écrivains et l'université nous ont habitués, la chanson art mineur. Pierre Seghers disait, point de vue fréquent chez les poètes, que la chanson n'était que la petite sœur de la poésie. Il écrira dans un article intitulé « Léo Ferré et la mise en chanson » :

« La mise en chanson d'un poème est à mes yeux la forme supérieure de la critique poétique [...] C'est ici une critique créatrice, elle recrée le poème [...] Ne me dites pas qu'elle le déforme, elle lui donne une autre vitesse, un poids différent et voilà que « ça chante » ! [...] Même si ce n'est pas tout à fait ce que j'ai voulu dire, c'est une ombre dansante, un reflet fantastique, et j'aime ce théâtre qui est fait de moi. »

La Hongrie et l'écrasement de l'insurrection

Novembre 1959, les blindés soviétiques écrasent l'insurrection de Budapest. Lors du Comité Central du PCF qui suit, Aragon déclare : « ...vous êtes les seuls à avoir compris précisément que, si l'armée soviétique n'était pas entrée en action en Hongrie, c'était la porte ouverte à faire de la Hongrie une place d'armes qui ne pourrait servir en définitive qu'à la Wehrmacht, à l'Allemagne restaurée comme puissance militaire et gendarme de l'Europe. » Pierre Juquin ajoute : « Cette allocution nous glace... » En Italie le PCI perd 400 000 membres.

Dans la mouvance des compagnons de route en France, le doute s'installe. La CGT, pourtant à l'époque dirigée par un membre du CC, Benoit Frachon, laisse les fédérations juger. La FNDIR, associations d'anciens déportés, proteste. Le CNE fronde. Aragon intervient en 1957 pour le poète hongrois Tardos, emprisonné après l'insurrection. Libéré et exilé en France, il lui ouvrira « les Lettres Françaises ».

Vercors n'excuse pas l'intervention soviétique. Et Aragon d'ajouter, lui qui vient au CC du PCF d'approuver les soviétiques : « Je connais quelques hommes au cercle Pétofi. » Surprenant quand on sait que ce cercle d'écrivains et d'intellectuels hongrois a joué un rôle important dans le déclenchement de l'insurrection. Un appel à Kadar, homme de l'appareil mis en place par les soviétiques à la tête du gouvernement hongrois, demande : « ...de réserver l'avenir et de garantir, quelles qu'aient pu être, dans ces événements, leur attitude et leur conception du devoir patriotique, la vie, la liberté physique et les intérêts moraux des écrivains et intellectuels hongrois porteurs d'une part de la culture humaine... » Aragon subit la charge d'une partie de l'intelligentsia française, dont Breton, qui lui reproche, même s'il a sauvé un certain nombre d'écrivains hongrois, de ne pas avoir désavoué l'intervention soviétique.

En avril 1957 Elsa publie dans « Les Lettres françaises » et dans la collection blanche de Gallimard un conte philosophique « Le Monument », dans lequel elle dresse un portrait imaginaire d'un secrétaire général de parti d'une démocratie populaire imaginée. L'accueil de l'Humanité et de Thorez lui-même est glacial. Le bureau politique met en cause les initiatives d'Aragon pour sauver les écrivains hongrois sans que la direction ne soit informée et désapprouve le roman d'Elsa qui montre le parti comme incompetent sur les questions concernant les intellectuels.

Le parti joue Aragon pour faire face aux critiques des intellectuels

Le 28 septembre 1958 la Vème république est promulguée, le PCF perd la quasi-totalité de son groupe parlementaire (146 à 10). En pleine déroute électorale Aragon publie « La Semaine Sainte ». Après la douche froide, le 11 décembre 1958 lors du comité central, Roger Garaudy fait applaudir à tout rompre Aragon pour ce chef d'œuvre qui à la fois s'inscrit dans la tradition du roman classique du XXème siècle et en même temps montre que l'acteur social fondamental est le peuple incarnant aujourd'hui la continuité de la nation française. La nation et le réalisme. Pierre Juquin note : « Seulement à partir de 1956, après le rapport Khrouchtchev, de semaine en semaine, les relevés de décisions du secrétariat du parti font état de difficultés avec des intellectuels communistes notoires. Face à la fronde (qui ne cessera plus), Aragon n'est-il pas providentiel ? Sa fidélité est indiscutable. Comme il donne des raisons de rester et d'espérer !... »

Histoire de l'URSS

En 1959 Aragon commence son histoire de l'URSS avec l'aide officielle du PC : la direction détache auprès de lui un journaliste spécialiste de politique étrangère, Pierre Hentgès, l'autre assistant est Antoine Vitez. Histoire essentiellement politique qui se limite aux éléments donnés par le début de la déstalinisation et le rapport Khrouchtchev. Pierre Juquin écrit : « Il est facile aujourd'hui de débusquer les insuffisances de ce livre, au fil du développement des connaissances. Sa grande faiblesse, commune aux ouvrages de tout bord de ce temps-là, c'est l'absence de recours aux archives. Et pour cause ! Elles

sont alors inaccessibles. » Néanmoins les informations limitées données par les sources soviétiques bouleverse les militants communistes, la direction thorzienne les ayant occultées pendant longtemps. Juquin reconnaît que l'image qu'Aragon donne de Lénine, et surtout de Trotsky, est totalement issue de l'historiographie stalinienne. Aragon présuppose que l'URSS est une société en transition vers le socialisme. La critique de Trotsky contre la théorie du socialisme dans un seul pays, il la condamne comme une utopie dangereuse.

Liberté pour les écrivains à l'Est

Le 7 décembre 1962, Les Lettres Françaises sous la signature d'Elsa titrent « Pour l'amour de l'avenir ». Elle présente la nouvelle de Soljenitsyne « Une journée d'Ivan Denissovitch ». Elle écrit : fallait-il « revenir sur le grand désastre que l'Union soviétique a vécu pendant un quart de siècle ? » Elle qualifie la période stalinienne « d'aberration collective » et d'« individus dangereux » ceux qui voudraient revenir à cette période. Le langage est très dur pour l'époque. Le 8 septembre 1965 l'écrivain Siniavski et son ami le poète Iouri Daniel sont condamnés aux camps de travail pour avoir fait publier leurs œuvres à l'étranger sous des pseudonymes. Une partie du mouvement communiste européen exprime sa désapprobation. Aragon prend position dans un appel public contre ce procès et Waldeck Rochet le soutiendra. Malgré les positions des soviétiques qui demandent à Aragon de cesser de s'occuper de littérature soviétique, un pas a été franchi dans le mouvement communiste.

La crise de l'UEC

A partir de 1965, le souffle de 1968 est en gestation dans la jeunesse, les débats qui animent l'UEC (Union des Etudiants Communistes) donnent du fil à retordre à la direction du parti. La question de la déstalinisation et du rapport Khrouchtchev est diversement interprétée, les uns – futurs maoïstes – estimeront qu'il s'agit d'un révisionnisme de droite, les autres évolueront autour d'Alain Krivine vers le trotskysme. Dans la discussion avec deux responsables de l'UEC, Deleage et Forner, qui viennent le voir chez lui, Aragon leur dit de ne pas s'isoler, « on n'a jamais raison contre le parti... Continuez votre combat d'idées... Mais vous ne gagneriez rien à un affrontement. Soumettez-vous. » Pierre Juquin qui fut membre à l'époque de la direction de l'UEC écrit aujourd'hui :

« Les étudiants de l'UEC sont les enfants de la catastrophe annoncée du communisme historique. Pour quelle espérance reste-t-il place ? Certes Khrouchtchev est au faite de son pouvoir, mais le monde soviétique se lézarde. Ces jeunes gens cherchent dans le brouillard. Se raccrochent à ceci ou à cela, du côté de Rome, du côté de Pékin. Ils adressent un cri – ultime - à Thorez, à Aragon, à leurs aînés, à moi, tous responsables communistes. Aragon le perçoit, mais ne juge pas efficace une rupture et mise sur la réussite de Khrouchtchev et sur l'évolution en cours de la pensée thorzienne pour avancer sans rompre. Mais la longue résistance de Thorez à la déstalinisation a retardé la mutation du parti et affaibli ses capacités de réflexion.

L'institution renâcle aux questions qui la gênent le plus : celles qui portent sur elle-même... La révolte étudiante – celle d'une partie de l'UEC, celle, beaucoup plus ample, de mai 68 – a-t-elle été pour le communisme historique un chant du coq ou le chant du cygne ? Il eût fallu tendre l'oreille. Scruter. Sonder. Soupeser. Supposer. Et vite répondre. L'histoire lui mordait la nuque, mais le parti communiste est passé à côté. Peut-être n'eût-il pas réussi à inverser la tendance mondiale. Mais il devait essayer. » Durant les événements de mai 68, Aragon qui a alors déjà 70 ans, « s'amène seul au boul'mich » pour rencontrer les étudiants : échec, le courant ne passe plus. La jeunesse regarde ailleurs et la perspective d'un gouvernement d'union des forces de gauche qu'Aragon défendra au sein de la direction ne la concerne pas.

La polémique avec Althusser

A partir de 1961, Roger Garaudy organise des « Semaines de la Pensée marxiste », où des communistes confrontent leur pensée avec celle de non-marxistes, existentialistes et surtout chrétiens : c'est la continuité du « Celui qui croyait au ciel/ Et celui qui n'y croyait pas ».

Mais la polémique va se développer avec Louis Althusser, qui considère que ce dernier liquide l'héritage marxiste, ce dernier évoluant vers le maoïsme. Aragon s'insurge : « [...] les égarements ou les crimes ne peuvent pas trouver place naturelle dans le marxisme [...] ils en sont dénaturation, trahison, détournement. [...] » Et défendant Garaudy, il ajoute : « Il ne s'agit pas d'une révision du marxisme, mais au contraire de sa restitution. » 1965, Mitterrand a mis en ballotage le général De Gaulle à l'élection présidentielle. Aragon rappelle son engagement pour l'union de la gauche et son soutien à la politique de Waldek Rochet, en écartant la surenchère gauchiste. En janvier 1966, il refuse de participer à une réunion de philosophes communistes convoquée par le parti : il s'en explique, le soutien à la candidature de Mitterrand n'est pas conjoncturelle, elle s'inscrit dans une démarche de passage au socialisme par les voies pacifiques, sans guerre civile ni dictature. Ce qui signifie pour le poète rejeter « la conception du parti unique, avec ce que cela implique, l'alliance avec le PS et tous les autres partis démocratiques qui l'accepteront pour le passage au socialisme, sa construction et son maintien... » Il faut de plus prendre en compte depuis l'ouverture du concile Vatican II sous le pontificat de Jean XXIII que l'Eglise s'ouvre à nouveau à la question sociale. Il faut donc gagner une majorité de français à un programme commun de la gauche, intégrant l'ouverture aux « gaullistes », De Gaulle est encore au pouvoir. Sur la question de la création, Aragon s'oppose à Althusser : « Il y a dans toute œuvre d'art une part irréductible aux données. » Il rejette le déterminisme intégral. Enfin il considère qu'après 1965 ce qui domine est la question politique, la direction du parti doit avoir les mains libres pour travailler à un rassemblement majoritaire. Avec le cercle qui va donner dans le maoïsme, Aragon craint un mouvement dans la jeunesse intellectuelle qui va justifier les crimes du stalinisme. Juquin ajoute : « Il redoute que la parti ne retombe dans les ornières qui lui ont fait tant de mal. Il n'a pas tort, puisque cela se produira partiellement, en 1977, après cinq années de programme commun de la gauche ». Après 1968, les composantes maoïstes vont reprendre le mot d'ordre « classe contre classe ».

La succession de Thorez

Thorez meurt le 12 juillet 1964. Du 23 juillet au 16 août, sur trois numéros des « Lettres Françaises » Aragon lui rend hommage. Il dénonce, dans la période d'absence du leader, les tentations chez certains dirigeants de revenir à la période honnie. Pleins feux sur la ligne de l'union de la gauche et le rassemblement majoritaire ! Ce qui induit un soutien incontestable à la ligne défendue par Waldek Rochet. Il souligne l'ouverture d'esprit du dirigeant à la littérature et à l'art. Waldek Rochet continuera Thorez. Il rejettera l'idée du parti unique et esquissera « les bases économiques et politiques d'un programme commun avec le parti socialiste et les « partis démocratiques », soutient l'opposition de De Gaulle à la guerre américaine dans le sud-est pacifique, rejette les thèses aventuristes du parti communiste chinois sur la guerre nucléaire... »

Sur la guerre américaine contre le Vietnam, au cours de laquelle il sera utilisé plus d'explosifs que durant la seconde guerre mondiale, à la demande de la direction du parti, Aragon rédige avec Pierre Juquin un appel à tous les intellectuels. En quelques heures il rassemble un arc qui va des marxistes à Mauriac, Jankélévitch ou Sartre.

Le printemps de Prague

Dans « Les Lettres Françaises » de juillet 1967, il publie « un certain Teige », poète surréaliste tchèque victime du stalinisme et discerne les signes d'un cours nouveau en Tchécoslovaquie. Durant l'été 1968,

il se déchaîne contre les soviétiques, cette fois Waldek et la direction rament dans le même sens. Elsa épingle les « nazis de Moscou ».

L'écrivain « Nourrissier fait partie des témoins qui attestent que Louis se serait tué si les instances communistes françaises n'avaient pas condamné l'action soviétique. » La direction du parti désapprouve l'intervention de Moscou à Prague. L'éditorial du 28 août 1968 rapporte ces mots du directeur du journal : « J'écoute des bruits lointains, c'est toute ma vie, ce qu'elle fut, qui est en cause... » Un communiqué du 4 septembre à la une intitulé « la Vérité vaincra » dit ceci : « Dans un vieux pays colonial comme le nôtre, trop longtemps, [...] nous avons vécu le mot de Marx qu'un peuple qui en opprime un autre n'est pas un peuple libre [...] Frères de Tchécoslovaquie, nous soutenons votre lutte pour sauvegarder à votre patrie un avenir et un socialisme digne d'elle. »

Aragon apporte à Gallimard le manuscrit de « La Plaisanterie » de Kundera ; ce roman publié en septembre est préfacé par le poète qui écrit : « Je me refuse à croire qu'il va se faire là-bas un bïafra de l'esprit ». En février 1969 « les Lettres Françaises » défendent le livre de London « l'Aveu », alors que « l'Humanité » l'a démolie. Courant 1972 « Les Lettres Françaises » sont en faillite. Fin 1969 tous les abonnements contractés par les soviétiques sont annulés, décision naturellement politique. Il est vrai que la vieille garde stalinienne était irritée par le journal, même s'il ne déplaisait pas à la partie de la direction fermement attachée à la ligne d'ouverture et à l'union de la gauche. Le dernier numéro, sous le titre « Comment meurt un Journal » paraît le 11 octobre 1972.

Aragon sous Georges Marchais

Sollicité par Georges Marchais pour appuyer sa candidature à la députation dans sa circonscription d'Ivry sur Seine, Aragon fait un long discours dans une réunion publique : de la révolution d'Octobre au congrès de Tours, du Front populaire à la Résistance, de la lutte contre les guerres coloniales au programme d'union de la gauche, le réquisitoire d'Aragon publié intégralement dans ce tome est en fait une défense et illustration de la ligne d'ouverture et de combat pour un rassemblement majoritaire. Aragon craint dans Marchais un retour à la ligne ouvriériste. Ce qui se produira en 1977. Décembre 1978 devant un parterre d'intellectuels, Marchais défend « le bilan globalement positif » de l'URSS et des démocraties populaires.

Comme critique cinématographique, Aragon défend Godard et la nouvelle vague. Comme critique d'art, dans la tradition des Diderot, Baudelaire, Zola, Apollinaire, dans ses « Ecrits sur l'Art moderne » il aborde l'œuvre de plus de cinquante peintres et sculpteurs. Jusqu'à la fin de sa vie il interviendra en faveur d'écrivains ou artistes menacés par la répression, aussi bien d'avoir fait attribuer le prix Lénine au poète grec Yannis Titsos ou d'intervenir en faveur de Sergueï Paradjanov, auteur des « Chevaux de Feu », incarcéré durant quatre ans en URSS. 1980, il sera vice-président d'un comité de défense des libertés et des droits de l'homme en France et dans le monde, décision prise par la direction du PCF avant la campagne de 1981.

Aragon meurt le 24 décembre 1982. Alors qu'une partie du gouvernement y était favorable, dont le premier ministre Pierre Mauroy, Mitterrand refusera les obsèques nationales.. Louis Aragon sera inhumé sur le petit tertre du moulin de Villeneuve, aux côtés d'Elsa.

Le Fou d'Elsa

L'ouvrage de Juquin s'achève sur une analyse du poème « Le Fou d'Elsa » qui peut être relu aujourd'hui comme s'il s'adressait au XXIème siècle. Alors que nous sommes confrontés aux théories réactionnaires d'Huttington du « choc des civilisations », ce poème magnifie l'Andalousie du XIème siècle, au sein de laquelle régnait une coexistence interconfessionnelle. Et Aragon d'expliquer dans un

entretien avec Crémieux : « ... Il est étrange de penser que nous autres, hommes du XXème siècle, quand de France nous regardons les pays musulmans, nous les regardons encore avec des préjugés chrétiens, persuadés sans le savoir même, de la supériorité du christianisme – et je dis même pour ceux d’entre nous qui ne s’en réclament plus – sur l’islamisme [...] C’est sans doute par les événements d’Afrique du Nord que j’ai compris mes ignorances, le manque de culture, qui ne m’était pas propre d’ailleurs... Le « Fou d’Elsa », ce testament à nous légué avant l’heure, est un poème de la fraternité et du métissage. »

« Il a dit ô femme et s’achève

Ainsi la vie ainsi le rêve

Et soit sur la place de grève

Ou dans le lit accoutumé

Heureux celui qui meurt d’aimer. »

Pistes de réflexion :

La méthode utilisée par Pierre Juquin dans son ouvrage, je la considère comme tout à fait louable : je n’appartiens ni à la culture politique d’Aragon, ni à celle de Pierre Juquin. Ma génération après la grande grève de 1968, inspirée par la pensée de Léon Trotsky, et en art par les positions d’André Breton, s’est faite à la fois contre le gaullisme et le stalinisme. Toutefois les staliniens n’ont pas eu l’exclusivité en matière d’excommunications majeures, le mouvement trotskyste n’a jamais été en reste là-dessus. La façon dont aussi André Breton a dirigé le groupe surréaliste peut parfois effrayer ; il en a souvent hérité le qualificatif de pape du mouvement. Juquin retrace un chemin, en même temps qu’appartenant à la génération suivante du « communisme historique », il tire ses propres enseignements. On regrette parfois qu’il n’aille pas plus loin. C’est ainsi. Il faut avoir le courage de se poser une question à chaque étape historique : et nous, à leur place, qu’aurions-nous fait ? A nous de faire de ce travail notre miel. Ces deux ouvrages biographiques vont bien au-delà de ce qu’on attend d’un travail de critique littéraire habituellement, et sous des plumes strictement universitaires. Il resitue pleinement la vie d’un écrivain, par ailleurs un des plus grands poètes du XXème siècle, qui fut aussi un acteur de premier plan dans l’histoire du « communisme historique » et qui vécut au cœur du drame du XXème siècle, celui du stalinisme. Qu’il me soit permis en conclusion d’engager quelques pistes de réflexion, pour ceux et celles que ces lignes engageront à lire cet ouvrage.

A propos de l’affaire Manouchian et sur le fait qu’Aragon met la pédale douce, alors qu’il a chanté Jeanne d’Arc et Gabriel Péri : après 1943, lors du voyage de De Gaulle chez Staline, les accords sont tracés, le PCF s’oriente vers une perspective gouvernementale avec De Gaulle et imposera cette ligne dans la résistance. La MOI devient encombrante.

La phrase ultime de la lettre de Manouchian à sa femme Mélinée demeure comme un redoutable point d’interrogation. Du reste, Daix dans son livre « J’ai cru au matin » explique comment Thorez après la Libération a écarté de la direction et des mandats électifs les anciens résistants. Thorez, au moment où il s’agissait de soutenir loyalement De Gaulle, ne voulait pas d’une direction d’anciens résistants, rompue aux techniques de la lutte armée et capables d’organiser une insurrection ouvrière. Du reste De Gaulle en fera la confiance plus tard dans des entretiens avec Alain Peyrefitte que Juquin cite : pour lui un accord avec le PCF était indispensable, autrement on aurait vu se généraliser le mouvement des milices ouvrières. Le sceptre de la Commune de Paris est toujours là, pour ce général qui tentera d’effacer en appliquant le programme socialisant du CNR la honte de la collaboration de sa classe

sociale avec Hitler ! On découvrira à partir d'une enquête menée par un journaliste de l'Humanité après la mort de Staline que le bras droit de Missak Manouchian, en qui il avait toute confiance, était gagné aux positions de Trotski. Tardivement, et dans la période de déstalinisation une rue du Groupe Manouchian sera inaugurée le 5 mars 1955 dans le XXème arrondissement de Paris après cette enquête. Pierre Juquin écrit : « La résistance a été plus ou moins consciemment un problème pour Thorez, frustré de n'y avoir pas participé. Au contraire de ce que souhaitait, par exemple Marty, il s'est refusé à confier les postes clés du parti aux militants qui l'ont dirigée. » Interprétation pour le moins psychologique, Thorez applique les accords De Gaulle-Staline.

Dans les premiers mois du régime de Vichy, les courants philosophiques et politiques inspirés par la doctrine sociale de l'Eglise, seront maréchalistes. La hiérarchie catholique soutiendra jusqu'au bout le régime de collaboration avec l'Allemagne nazie du maréchal Pétain. Très vite le courant qui se cristallisera autour de la revue Esprit d'Emmanuel Mounier prendra ses distances et passera à la résistance. Dans toute une série de régions les cercles de l'ACO (Action Catholique Ouvrière) s'engageront dans la résistance et prendront des risques certains : un certain nombre de militants seront fusillés. Toutefois il faut souligner que l'opposition des chrétiens sociaux aux nazis n'est pas du tout anticapitaliste : pour nous le fascisme reste la position ultime qu'engage la bourgeoisie pour maintenir sa domination de classe. Les chrétiens sociaux rejettent dans le nazisme un paganisme antichrétien. La hiérarchie catholique par ailleurs, même si tel ou tel secteur de l'église, les curés de campagnes sauveront des juifs ou des enfants juifs, mais la hiérarchie restera à Vichy et dans une complicité pour le moins évidente avec la collaboration avec l'Allemagne nazie, sous le pontificat de Pie XII. Un exemple concret : jamais la hiérarchie n'acceptera de nommer officiellement des aumôniers aux maquis, les initiatives de tel ou tel prêtre catholique resteront individuelles. En revanche un aumônier sera nommé ex-qualité à la sinistre milice de Darnand. « le poète de la nation, écrit encore notre auteur, a été sauvagement attaqué par divers trotskystes et par des réactionnaires ». Dieu ! que le bilan du stalinisme est dur à tirer, même pour Pierre Juquin ! Pourquoi cet amalgame entre le trotskysme et la réaction ? Rappelons- ce que disait Staline : « le trotskysme n'est pas un courant du mouvement ouvrier. » Les trotskystes avaient quelques raisons de hair Aragon. Quand Staline et son appareil aura été le plus grand massacreur de militants communistes, avant même Hitler, quand tout ce qui exprimait une filiation avec le parti d'Octobre finira au poteau et dans le meilleur des cas au goulag. Quand on sait que Charles Tillon, qui n'avait rien à voir avec le trotskysme, n'a jamais accepté de communiquer à Jacques Duclos le fichier des FTP ; il savait que ce dernier était l'homme de Staline dans l'appareil du parti français. Quand on sait que des règlements de compte ont eu lieu dans les maquis français et que des militants se réclamant du trotskysme ont été assassinés : Pietro Tresso, dit Blasco, fondateur du parti communiste italien avec Gramsci et Bordiga, tombe sous les balles des hommes de Staline au maquis FTP de Wodli en Haute-Loire. Un certain nombre de ses camarades évadés de la prison du Puy en Velay rejoignent le maquis dans la région d'Yssingeaux ; ils sont isolés des autres FTP et fusillés... Il est donc très difficile, quand ses propres amis ont subi la répression stalinienne de comprendre la position d'Aragon.

Globalement le PCF évoluera constamment entre deux orientations jusqu'à 1982, date qui nous concerne ici, puisque c'est l'année de la mort d'Aragon. Tantôt la stratégie dite « classe contre classe » qui voit le noyau stalinien dénoncer la social-démocratie, comme sœur jumelle du fascisme ; tantôt la ligne thorézienne, prolongée par Waldek Rochet, à laquelle Aragon se ralliera constamment. Pour moi ce sont les deux faces d'une même médaille. Dans la situation dramatique de l'Allemagne au moment de la grande crise de 1929, la première porte en particulier la responsabilité d'avoir laissé les mains libres à Hitler, en interdisant, ce qui était la ligne de l'Internationale prise en main par les staliniens de Moscou, tout accord de front unique avec la social-démocratie. Trotsky pronostiquera à l'époque : la classe ouvrière allemande se relèvera, le KPD jamais ! Pierre Juquin, reprenant Aragon sur ce point, considère que la stratégie « classe contre classe » est celle de l'Internationale Communiste depuis son acte de naissance après la révolution d'Octobre. Je ne suis pas d'accord sur ce point : les textes des quatre premiers congrès de l'internationale traçaient une ligne et une méthode à partir d'une

question, comment permettre à la classe ouvrière d'accéder au pouvoir dans une phase historique où celle-ci continue de faire confiance aux organisations de masse du réformisme social, les partis sociaux-démocrates. La réponse est dans la méthode du front unique ouvrier, c'est-à-dire une stratégie d'alliance concrète avec la social-démocratie sur des points précis de défense de la classe ouvrière, et au-delà pour la conquête du pouvoir. La rupture avec cette orientation viendra après 1924, dans la phase historique où l'appareil international de Staline prend en main l'Internationale et glisse sur la ligne dite du « classe contre classe ». A l'hiver 1943 Staline donne des gages aux alliés en dissolvant la IIIème Internationale. L'autre dite de l'ouverture, sera sans ligne de démarcation à droite, c'est le contenu du thorézisme.

C'est là que prend place la stratégie du PCF dans la clandestinité, l'ouverture aux courants issus du catholicisme social. Cette affaire remonte au Front Populaire et au fond de la position de Maurice Thorez. Le 17 avril 1936, Maurice Thorez, secrétaire du Parti Communiste, faisait à la radio un appel à la collaboration « entre travailleurs communistes et catholiques ». Le 27 octobre 1937, dans une assemblée d'information des militants communistes de la Région parisienne, il développait ce thème et annonçait la résolution du Parti Communiste de « persévérer dans cette politique de la main tendue aux catholiques ». Lors des journées de juin 1936, le dirigeant de l'aile gauche de la SFIO, Marceau Pivert, publie un éditorial dans le Populaire « Tout est possible ». Pivert et ses camarades sont pour un gouvernement d'Alliance Ouvrière, PS-PCF. Duclos lui répond : « Non ! Marceau Pivert tout n'est pas possible ! » Le PCF pèsera de tout son poids pour un accord de gouvernement avec le parti radical. Sur la question de l'ouverture « aux travailleurs catholiques », Pivert répond dans une brochure largement diffusée, où il reprend point par point les positions de Thorez, pour les réfuter d'un point de vue marxiste :

« La différence entre l'anticlérical bourgeois et l'anticlérical prolétarien apparaît dans la méthode de lutte contre l'Eglise et contre la religion. Le premier s'attaque aux idées (ce n'est pas absolument inutile mais c'est inefficace dans le cas où la propagande rationaliste s'adresse à des masses misérables et férocelement asservies).

Le second s'attaque à la cause économique profonde : l'exploitation capitaliste, et c'est par rapport à la lutte de classes qu'il définit son hostilité : croyances et armature cléricale se trouvant automatiquement au service de l'ennemi de classe. il devient nécessaire de les considérer comme des obstacles à briser par le mouvement même du prolétariat.

Dans cette lutte, il arrive que des catholiques, conservant leurs croyances, sont entraînés aux côtés des masses révolutionnaires, Mais ce n'est pas parce qu'on leur a tendu la main en ménageant le système d'exploitation intellectuelle dont ils sont victimes, c'est au contraire en conduisant une attaque vigoureuse contre leurs exploités : Frères en tant qu'exploités mais non pas frères en tant que catholiques ! »

Dans le combat d'Aragon pour regrouper les intellectuels contre le régime de Pétain, Pierre Juquin s'étonne qu'Aragon soit passé à côté des secteurs du syndicalisme enseignant, particulièrement les instituteurs, qui ont joué un rôle important :

« Un point faible dans cette action : le syndicalisme notamment enseignant. Tandis qu'en zone nord se constitue, avec l'instituteur Paul Delanoue, ami de Jacques Decour, un fort SNI (Syndicat National des Instituteurs) clandestin, - au moins un millier d'instituteurs organisés en zone nord, en décembre 1943 – Aragon rate ce coche. Méconnaît-il le syndicalisme enseignant ? Craint-il qu'un laïcisme, parfois agressif, de certains syndicalistes ne contrecarre l'alliance avec les chrétiens ? »

Il ne s'agit pas d'un point faible dans cette action car le SNI qui avait à l'époque des principes ne pouvait manifestement pas avaler la ligne défendue par Aragon. Regrouper tous ceux qui sont opposés à Pétain et au nazisme, bien sûr, mais pour aller où ? Le fascisme n'est-il pas le recours ultime pour la classe capitaliste pour sauver sa domination et ses intérêts ? La classe dominante paiera le prix fort pour la collaboration et des avantages tout à fait substantiels seront acquis au mouvement ouvrier et à la démocratie, ceux qui étaient contenus dans le programme du CNR ; ce programme qui est aujourd'hui démantelé pièce après pièce par le néo-libéralisme. Mais en 1946 ce qui sort de l'effondrement du fascisme, c'est un gouvernement tripartite intégrant une composante politique, le MRP, forme parlementaire construite sur les principes sociaux du christianisme. L'accord avec « les travailleurs catholiques » que défend Thorez prend son vrai visage : c'est un accord avec l'Eglise pour la restauration de l'ordre capitaliste. Blum du reste, dans le petit livre qu'il écrira après son expérience de la déportation, « A Echelle Humaine » se situera dans la même ligne, abandonnant un des lignes de résistance anticapitaliste du parti socialiste de l'époque.

L'alternative à la ligne défendue par le courant stalinien Billoux-Lecoœur, l'ouverture sans rivage à droite ne m'apparaît pas comme la réponse qu'il fallait apporter. Pierre Juquin me rétorquera peut être, qu'auriez-vous fait, qu'aurions-nous pu faire à l'époque ? Je ne suis pas sûr que le destin du PCF se soit joué au moment de la crise de l'UEC et de 1968. En 1946, le PCF, sur le plan électoral représentait le 1/3 de l'électorat et des positions syndicales, associatives, municipales, parlementaires le plaçait en position de pouvoir exercer le pouvoir au compte de la classe ouvrière. Que faut-il de plus à un parti pour prendre directement le pouvoir d'Etat ? Sinon, à quoi cela peut-il servir de construire un parti ? S'il y a un moment où la question du socialisme s'est posée avec une acuité extrême, davantage qu'en 1936 et encore plus qu'en 1968, c'est bien dans le trou béant de la Libération et de l'effondrement du fascisme.

Sur les positions d'Aragon en matière de littérature et sur sa création elle-même, après la lecture de ce deuxième tome, plusieurs choses méritent d'être posées.

La théorie du réalisme socialiste a marqué plusieurs générations d'intellectuels, elle a encore sévi dans les années qui ont suivi le mouvement de 1968. Aragon s'est constamment fabriqué une conception du réalisme à sa manière. La direction du PCF s'est instituée comme une espèce de juge sur ce que doivent et peuvent penser les écrivains, il y a une conception de parti en matière de création artistique. Aragon va sans cesse jouer une partie de cache-cache avec cette conception, alors même que son écriture poétique en particulier, restera profondément influencée par le surréalisme. Là encore s'il y a une position que je continue à reprendre à mon compte et que j'écrivais à la fin de mon article sur le Tome 1 de cette biographie, un parti dont le programme se fonde sur la perspective socialiste et l'émancipation de la pensée, ne peut avoir de position officielle en matière d'esthétique. Toute licence en art, comme l'écrivaient Breton et Trotsky en 1938. On demande à un artiste ou un poète, dès lors où il se définit comme tel, de rester fidèle à son démon, à son tempérament. Nous savons, qu'au terme dernier, ce qui fonde la naissance de la vocation littéraire ou artistique dans la société capitaliste, c'est l'affrontement entre les aspirations de l'homme et un certain nombre de formes sociales qui lui sont adverses. Balzac était comme homme un parfait réactionnaire pour son époque, son œuvre est révolutionnaire et sa description de la société bourgeoise est impitoyable, elle a fait autant pour la révolution que le manifeste communiste de Marx et Engels. Tout ce qui a été écrit de grand dans la période soviétique est antistalinien et ridiculise les théories du réalisme prolétarien.

Après 1950 commence pour Aragon une période d'intense écriture poétique ; là j'estime qu'il fut un grand poète et non dans la période stalinienne où le poème devient un tract politique, un peu dans la forme des textes de Maiakovski. Lorsque le poète force sa voix et veut prouver plus que ressentir, on quitte le terrain de la poésie. Du reste Pierre Juquin souligne que dans la période d'intense activité militante de l'après Libération, Aragon ne parvient plus à écrire de poésie. C'est quand il commence

dans ses recueils un travail de mémoire et de bilan exprimé à partir de l'émotion ressentie et exprimée par les moyens de la langue poétique, qu'il redevient un grand poète. Mais dieu que le monde d'Aragon est noir à ce moment-là ! Je pense aux strophes de l'Epilogue chantées par Ferrat :

« Et vienne un jour quand vous aurez sur vous le soleil insensé de la victoire

Rappelez-vous que nous avons aussi connu cela que d'autres sont montés

Arracher le drapeau de servitude à l'Acropole et qu'on les a jetés

Eux et leur gloire encore haletants dans la fosse commune de l'histoire... »

Ou encore adressé à Pablo Neruda :

« Pablo mon ami, qu'avons-nous permis

L'ombre devant nous s'allonge s'allonge

Qu'avons-nous permis Pablo mon ami

Nos songes nos songes... »

Ou ces vers magnifiques toujours chantés par Ferrat :

« La souffrance enfante les songes

Comme une ruche ses abeilles

L'homme crie où son fer le ronge

Et sa plaie engendre un soleil

Plus beau que les anciens mensonges... »

Aragon est miné par ce travail qu'il fait sur lui-même et qu'il exprime par la poésie, et c'est bien du stalinisme dont il s'agit et qui lui donne cette conception si désespérante de l'expérience humaine. Pierre Juquin a choisi de terminer son travail sur un chant d'espérance, « le Fou d'Elsa ». Venant d'un homme politique qui a choisi de tirer un bilan du « communisme historique » et après sa rupture avec le PCF de continuer le combat politique, je comprends. Toutefois sur la référence à la Tolède du XIème siècle où toutes les communautés religieuses vivaient en harmonie, cela reste une fiction poétique, la réalité est quelque peu différente. Il y a eu aussi deux Maurice Thorez : celui qui connut aussi l'influence de la période « classe contre classe » et renvoyait dos à dos l'école catholique et l'école laïque bourgeoise. Ce vieux fond gauchiste qui ne veut pas faire la différence entre un appareil d'oppression millénaire et les efforts de la république bourgeoise puis du mouvement ouvrier pour développer un enseignement rationnel, tout en respectant les consciences. L'autre Thorez c'est celui des accords sans rivage à droite avec les composantes de la doctrine sociale de l'Eglise catholique.

Il y aurait fort à dire sur les positions du PCF de sa naissance à aujourd'hui sur la question laïque. Je ne crois pas que l'unité du genre humain se construise sur une tolérance réciproque des communautés en l'occurrence religieuses les unes vis à vis des autres. L'enseignement de la république française, aussi imparfaite soit-elle, confirme que la paix intercommunautaire peut régner dès lors où l'Etat n'est

pas partie prenante de l'une ou de l'autre des communautés. La solution c'est la laïcité, c'est-à-dire la neutralité vis-à-vis des croyances, la reconnaissance du citoyen à égalité de droits et de devoirs et la réduction du fait communautaire à un engagement de vie privée... on en est bien loin aujourd'hui ! Et les vieux partis du mouvement ouvrier, PCF compris, ont contribué à ouvrir la boîte de pandore, tout en se réclamant formellement de la laïcité. Aujourd'hui, même madame Le Pen se réclame de la laïcité ! Personnellement je ne vois pas d'espérance dans le meilleur de la poésie d'Aragon ; à la fin de sa vie y a t'il pour lui un avenir socialiste ou communiste possible pour l'humanité ? Finalement tel a été la fonction du stalinisme, détruire l'idée et la perspective communiste.